

PER

E-419

BNQ

Godbout

Salah  
Stétié

Michel  
van Schendel

André  
Major

Gilles  
Archambault

Jacques  
Gauthier

Esther  
Beaudet

Jean-Claude  
Brochu

# Les écrits

102



# Les écrits

AOÛT 2001

# Les écrits

REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Naïm Kattan

Directeur adjoint : André Ricard

Secrétaire de rédaction : Monique LaRue

Adjointe administrative : Marie Beaulieu

Graphisme et mise en pages : Mathilde Hébert

Conseil de rédaction :  
André Brochu  
Jean-Pierre Duquette  
Jacques Folch-Ribas  
Christiane Frenette  
Claude Lévesque

Le directeur, le directeur adjoint, la secrétaire de rédaction et la majorité du comité de rédaction sont membres de l'Académie des lettres du Québec.

Abonnement d'un an (trois numéros)

Individus : 25 \$

Institutions et résidents de l'étranger : 35 \$

Un exemplaire : 10 \$

## LES ÉCRITS

Case postale 87

Succursale Place du Parc

Montréal (Québec) H2W 2M9

Téléphone : (514) 499-2836

Télécopieur : (514) 499-9954

kattan.naïm@uqam.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal subventionnent cette publication.  
Membre de la SODEP.

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2001

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 1200-7935

Envoi de Poste-publications-Enregistrement n° 09993

© Les écrits





## Sommaire

LES ÉCRITS, NUMÉRO 102, AOÛT 2001

Naïm KATTAN	
<i>En guise de présentation</i> .....	5
Jacques GODBOUT	
<i>Le marathonien</i> .....	9
Salah STÉTIÉ	
<i>Poèmes</i> .....	13
Michel VAN SCHENDEL	
<i>La ruine le vif</i> .....	43
André MAJOR	
<i>Le sourire d'Anton (1990-1991)</i> .....	51
Gilles ARCHAMBAULT	
<i>Une petite côtelette</i> .....	73
Jacques GAUTHIER	
<i>À l'affût de l'inattendu</i> .....	79
Esther BEAUDET	
<i>Là-bas</i> .....	91
Jean-Claude BROCHU	
<i>Petit vulnérable</i> .....	107
Notices biobibliographiques .....	111



## ***En guise de présentation***

CERTAINES REVUES DÉPÉRISSENT ET QUITTENT LENTEMENT, imperceptiblement, la scène. D'autres ne cessent de renaître, chaque année, à chaque numéro. C'est le cas des *écrits*. Être la doyenne des revues littéraires du Québec ne l'empêche pas de conserver sa qualité et son dynamisme. Elle les doit tout d'abord aux écrivains qui y ont collaboré et qui continuent de le faire, mais aussi à ceux qui ont pris en main les rênes de commande. Jean-Louis Gagnon, Claude Hurtubise, Paul Beaulieu et, depuis quelques années, Jean-Guy Pilon. Ayant à ses côtés Louise Maheux-Forcier, il a su attirer au comité de rédaction des membres actifs, susciter et obtenir de prestigieuses, de significatives, d'excellentes collaborations au Québec et dans la francophonie. Sous sa direction, chaque numéro comptait, ajoutant une pierre à l'édifice des lettres québécoises et francophones.

Jacques Godbout rend hommage, dans ce numéro, à cet infatigable ouvrier de l'esprit, mieux que je ne saurais le faire. Poète dont l'œuvre a marqué et marque toujours la littérature de langue française, Jean-Guy Pilon a su, au long des années, dans ses multiples fonctions et activités, servir la littérature québécoise et francophone. À Radio-Canada, il a donné voix à notre littérature dans ses diverses dimensions et ouvert la porte à une multiplicité de talents. Il a ainsi réussi à faire de la radio un lieu vivant, privilégié, d'expression et de découverte.

Tout en poursuivant son œuvre de poète, Jean-Guy Pilon a su rassembler et réunir des voix qui, à travers leurs diffé-

rences, se retrouvaient dans des convictions communes : celle qui accorde à la littérature une place essentielle dans la vie de notre société et celle de sauvegarder l'indispensable liberté qui préside à toute manifestation de l'esprit. Ce n'est pas par hasard qu'il a fondé voici une quarantaine d'années la revue qui porte le nom, tel un emblème, de *Liberté*.

Jean-Guy Pilon a présidé la *Rencontre québécoise internationale des écrivains* où, année après année, il attirait des romanciers, des poètes et des essayistes du monde entier pour débattre d'une variété de thèmes qui allaient de l'amour à l'humour. Pour lui, la littérature qui s'inscrit pleinement dans la vie d'une société fait naturellement partie du monde.

Ce fut ensuite la grande aventure de l'Académie des lettres du Québec qu'il a remise sur les rails d'une culture en marche.

Je salue ici l'homme qui, pour moi, est d'abord et toujours l'ami. Au cours des années, j'ai su apprécier sa chaleur, sa présence constante même quand, par pudeur, elle se fait discrète. Nous avons eu maintes fois l'occasion de fêter, car Jean-Guy est l'homme de la célébration et de la fête et j'espère que nous le ferons encore longtemps.

Tout cela pour dire comme il est difficile de prendre la suite comme directeur des *écrits*. Je n'ai pas hésité à répondre à son appel. C'eût été autrement une grave enfreinte au pacte de l'amitié. Toutefois, j'assume cette fonction avec humilité mais aussi avec la résolution de poursuivre la tâche dans la voie tracée.

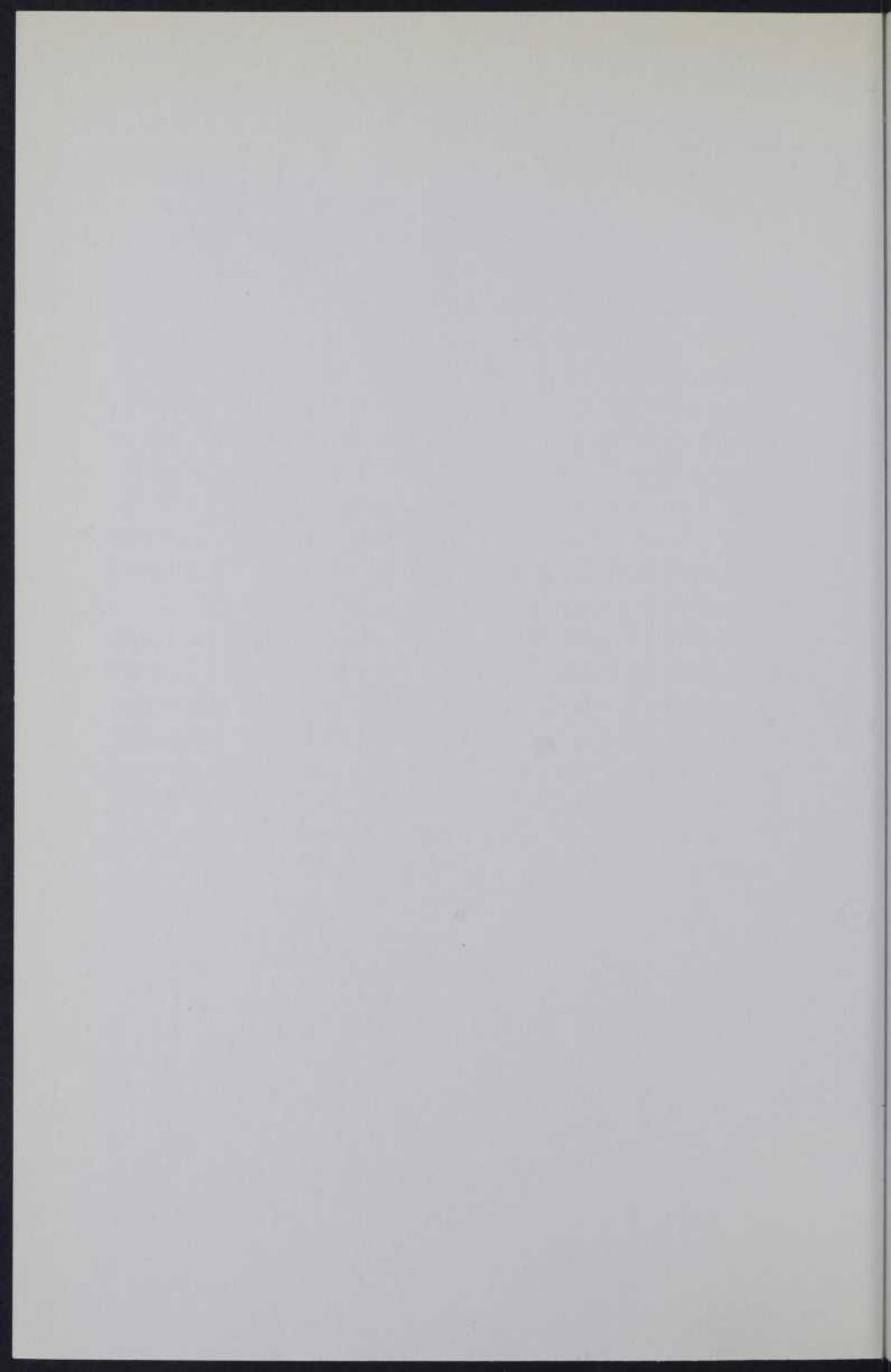
Louise Maheux-Forcier a elle aussi décidé de quitter ses fonctions de secrétaire de rédaction. Admirable romancière, elle savait accueillir les textes proposés dans la chaleur et la nécessaire rigueur. Mieux que toute autre elle avait une vive

conscience que les véritables écrivains ne se servent pas de la littérature mais se mettent à son service. Elle appliquait les règles à ses propres écrits avant de les suggérer aux autres.

Je m'engage dans une entreprise solide. Je mettrai toute mon énergie, et le meilleur de ma connaissance pour qu'elle conserve son dynamisme et sa constante nouveauté. J'ai l'immense avantage de bénéficier de la présence de Monique LaRue qui a accepté d'agir comme secrétaire de rédaction. Je l'ai toujours admirée comme écrivain et j'ai eu le bonheur de pouvoir compter sur son amitié. Nous siégeons depuis plusieurs années au jury du prix Ringuet de l'Académie des lettres. J'ai pu admirer la finesse de son jugement et la sûreté de ses choix ainsi que son généreux accueil des talents, surtout ceux qui sont naissants.

Heureusement, les autres membres de l'équipe acceptent avec enthousiasme de continuer d'appartenir à l'équipe. André Ricard, qui a assuré efficacement l'intérim dans la direction du dernier numéro, demeurera le directeur adjoint et je suis heureux de pouvoir compter sur les autres membres du comité de rédaction : Jean-Pierre Duquette, Jacques Folch-Ribas, Christiane Frenette, Claude Lévesque. J'ai enfin le plaisir d'annoncer qu'André Brochu vient de se joindre au groupe.

Naïm Kattan



JACQUES GODBOUT

## ***Le marathonnier***

JEAN-GUY PILON NE DIRIGERA PLUS *LES ÉCRITS*. Normal, dira-t-on, les directeurs passent, les revues demeurent. Non, pas normal. On ne soupçonne pas ce que ces revues littéraires demandent d'acharnement, de démarches, d'organisation, de générosité pour exister. Ce n'est ni l'ambition personnelle, ni le goût du pouvoir qui nourrissent les directeurs de ces revues essentielles, mais le plaisir de voir naître des textes, des auteurs, une littérature. Le numéro 100 est paru, le directeur passe la main. Ce n'est pas la première fois que Jean-Guy Pilon cède sa place avec noblesse.

Je l'ai déjà déclaré en privé, devant un groupe d'amis, mais je m'empresse de le répéter en public : Jean-Guy Pilon a joué un rôle essentiel dans ma vie littéraire. Je lui en suis redevable. Notre rencontre en 1958 a marqué de façon certaine et profonde tout ce que j'allais par la suite entreprendre. Nous n'avions pas trente ans, lorsque Jean-Guy Pilon nous a invités dans son salon de la rue Northcliffe pour discuter de la création d'une nouvelle revue, justement, qui voulait combler le vide évident dans le fade paysage culturel de la grande noirceur.

Quelques aînés écrivaient dans *Cité Libre*, mais ils s'intéressaient plus à la politique qu'à la littérature (c'est d'ailleurs dans cet univers qu'ils se sont plus tard illustrés). Nos appétits

s'avéraient autres : nous avions confiance dans les mots et la parole, dans la poésie, nous désirions nommer les lieux où nous allions vivre.

C'est grâce à la ténacité de Jean-Guy Pilon que *Liberté* put exister. Une revue, c'est d'abord un lieu, mais c'est aussi un fichier d'abonnés, des textes à corriger, un imprimeur à trouver, une diffusion à assurer. En compensation il y avait le plaisir des réunions de rédaction, les affirmations péremptoires entre deux lampées de bière, les discours à l'emporte-pièce (Aquin ne cédait pas sa place) entrecoupés de rires gargantuesques (dont l'inoubliable André Belleau avait le secret). *Liberté*, c'était l'occasion de faire le point sur notre société, de partager des enthousiasmes, d'échanger des idées dans une ville où nous étions éparpillés, sans lieux de rencontres, sans cafés-terrasses, sans éditeurs. Jean-Guy Pilon avait trouvé la façon idéale de mettre fin au silence des années cinquante.

J'avais commis un recueil de poèmes, publié chez Pierre Seghers à Paris, mais la revue m'offrait le tremplin nécessaire, l'initiation à la prose et l'insertion sociale après trois années passées au pays du Négus. Je découvrais un clan amical et intellectuel. Je me souviens avoir dit, à l'époque, que *Liberté* n'était pas une chapelle, comme on nous le reprochait, mais une cathédrale ouverte à tous. À preuve? Le premier numéro de *Parti pris* fut publié dans ses pages.

Tout ce temps Jean-Guy Pilon, réalisateur à la radio, m'encourageait à écrire, il mettait en ondes des textes qui annonçaient mes romans à venir, il édita mes poèmes à l'Hexagone, plus tard il insista pour que je rédige mon journal qui deviendra, à son tour, un livre. Poète doué d'un sens de l'organisation au-dessus de la moyenne, Jean-Guy Pilon se vit confier les destinées de la radio culturelle d'État. C'est dans ce

poste qu'il fit diffuser les textes de nombreux écrivains. La radio était une sorte de grenier de la littérature. Et c'est Jean-Guy Pilon qui amenait de l'eau au moulin : il était un accoucheur, un entrepreneur, un initiateur.

Jean-Guy Pilon a fait des études de droit à l'Université de Montréal et compris le rôle essentiel des institutions qu'il voyait comme la colonne vertébrale d'une société. C'est dans cet esprit qu'il a fondé les *Rencontres des écrivains* qui deviennent bientôt *internationales*. Ces *Rencontres*, tenues au moment même où se structurait la vie des lettres au Québec, eurent une influence considérable sur notre histoire : nous n'étions plus seuls au monde, nous disposions enfin de réseaux de complicité.

Ce rapport de l'Amérique québécoise à l'internationale francophone a toujours été l'un des axes de la philosophie de Jean-Guy Pilon. Je me souviens qu'en 1959 il m'avait délégué *ex officio* en Belgique, à Knokke-le-Zoute, rencontrer le gratin des poètes européens, au nom de *Liberté*. Combien de fois nous sommes-nous retrouvés en Europe pour affirmer le dynamisme de la littérature québécoise!

Jean-Guy Pilon nous a entraînés dans une magnifique course à relais. Le voilà qui passe le témoin des *écrits* après avoir remis sur pied l'Académie. Et tout ce temps Jean-Guy courait, lui aussi, mais pour les autres. La vie comme un marathon. Il créait, fondait, structurait, consolidait, passait la main. À peine avions-nous le dos tourné qu'il entreprenait une nouvelle tâche, bénévole, généreuse, nécessaire. C'est cette amitié que je veux affirmer. J'aurais mille anecdotes à raconter à son sujet, mais qu'il suffise de rappeler que sans lui nous n'aurions pas construit le pays réel, né de la littérature, qu'est devenu le Québec contemporain.



SALAH STÉTIÉ

## *Poèmes*

### Renarde

Les renards, les grands doux renards des montagnes  
Voilés par leur sommeil  
Ils sont venus vers la parole en cycle  
Devançant les forêts disloquées, devançant  
Les affolées montagnes  
Affolées par leur cargaison de violettes  
Pas à pas elles marchent  
Dans l'univers qui n'a ni mains ni pieds

Levons-nous, mon cheval, nous avons sommeillé  
Nous aussi sous le grand arbre avec ses feuilles  
Voici que la pluie tombe  
Sur le malheur de nos maisons dans ce village  
Cerné de blé, de maïs, de durs chasseurs

C'est ici le rocher du monde, mon amour  
Ô mauvaise épousée voilée d'insectes  
Te voici sans enjolivement, sans cils, sans ciel  
Rôdant, mauvais renard, autour de ma maison  
Où je lis en seconde lecture le tome II

## Glaciers

La paroi, la brûlure de la roche  
Ces étrangetés bleues du ciel avec des femmes  
La parole une pluie sur les mains du beau temps  
À voix basse dans une vallée perdue un divin couple,  
couple infime  
Est assis et il fait confiance aux fruits de la saison  
Ils parlent, homme et femme, de l'enfant qui va naître  
l'homme est visible  
La femme est à demi retirée sous la vigne  
À cause de l'enfant qui va naître elle a du lait  
Tout en étant sans le savoir bénie par l'eau  
Alors que, resplendissante de larmes,  
La parole écrit tendrement leur histoire inutile

Oh, que leur soient donnés pourtant des jours qui soient  
des jours  
Avec une flûte au balcon des montagnes!  
Les temps seront consumés comme la vapeur d'eau des glaciers  
Qui vont éclabousser de rosée le ciel de la nuit qui s'éloigne  
Les jeunes femmes du jour portant l'oiseau sur l'épaule ont  
dit adieu  
À ce jasmin qui n'est pas le leur, à cette langue dure  
Qui monte de la terre inconnue, traversée, miroitante  
Avec de grandes bêtes sexuées arrêtées à tous les feux rouges  
Sous l'absente pitié et les violents néons du commerce

## Aiguille

Étrangers causant sans paroles sur tous les balcons de la nuit  
La mort attend dans le chas des aiguilles  
Mais les roses prudentes se sont retirées de ce cirque  
Dans leur vérité longue  
Pensée sans anges  
Où me voici le dos vrillé, vissé aux chaises  
L'œil affiné dans ma tête éclatée  
Visage et corps sous les dures dictées de la pluie

## Fiançailles de la fraîcheur

Mes oiseaux, mes enfants, pourquoi cette montagne  
Fiancée à la fraîcheur?  
Avec l'étoile au-dessus de l'automne  
Comme araignée diaphane et diamant des labours  
Ô blé des roses rouges  
Si grand soleil tombé sur nous comme un fagot  
Fait de brindilles et de violentes stalactites  
Pour nous aider à dormir dans nos rêves

Et voici d'une année à l'autre l'infini  
La paille, les saisons  
La femme et son profil, sa main sur le bélier des cornes  
Silencieuse – lui : silencieux – sous les pentes  
Le livre est écrit, achevé, l'ange a replié la montagne  
Et seulement dans le jour finissant un homme  
Debout dans la fluidité des arbres

## Les conversants

Nous avons donc parlé sous la tonnelle  
De la diversité concertante des anges  
Des fourmis affairées dans le jardin  
Où l'eau brillait parmi ses catégories  
Jusqu'au lointain des cruches

La poésie dormait dans ses racines d'arbre  
Depuis l'antiquité comme une jeune fille  
Agrippée au désastre de la parole  
Pour ce naufrage où la terre est consolatrice

La terre était l'enfant de nos viscères  
Où déjà des fleurs se formaient préparant  
Notre silence vide le plus intime  
Sous le ciel dur invisiblement défait  
Par la mêlée des grues et des nuages

## Arbres

Je pense à des coquelicots dans le souffle  
Car la maison est encore maison du souffle  
Sur eux tombent les papillons de l'origine  
Comme si un moteur respirait

Nous entrerons par la porte des arbres  
Maisons et tables éclairées  
Les plus purs s'inquiéteront des libellules  
Leurs cils dormeurs veillant  
Les autres dormiront la bouche à même les racines par goût  
de l'eau

Les enfants crieront les hommes regarderont le ciel  
Qui moule le temps sans jamais produire de farine  
Et seuls sous le bosquet noir du champ  
Fermeront les yeux, pour rêver, les amants myopes  
Ayant dans l'herbe égaré la bêche étrange des questions

## Inscription

Avec l'ombre avec la lumière avec le doute  
Ton pur visage inscrit par le feu  
Sur des banlieues d'indécision où ne vient plus  
Jamais, plus jamais la parole oubliée  
Entravée balbutiante  
Quoique aigle dominant le lieu dément  
Lampe éclairante et seule  
Allumée et de signe calme dans la chambre

Et l'on revient avec le sommeil endormi  
Dans la barque imaginée de ton visage  
Mirant le ciel déchiré par les roseaux  
Comme un vol de colombes  
Tombé sur ton visage indéchiré  
Sur la beauté restée seule de ton visage

J'entre avec toi sous l'arbre  
Sur ton visage il y a l'éclat du feu  
Le vin sous ton jasmin d'été sera bu  
Le cœur vivant jouant, le pied qui fut d'orteils  
Le talon à peine aperçu avant la nuit  
Fuyant, mais le jeu plus grand nous entraîne

## Inscription

L'immensité du rien  
Qui circule avec des autos des camions  
Sur des pistes de vent et de nuages  
Se détournant de mon visage et de ma tête  
Tête ô ma tête en larmes  
Tes cils tressés aux arbres  
Violons endommagés  
Navigateurs du noyau de la mer

Et pourtant, si,  
La vie jamais finie jamais ronde  
Est là semblable à ce qu'elle fut à ce qu'elle est  
Comme une épingle  
Lorsque les roses contrariées se redressent

## Ce qu'on sait

Les beaux têtus, les grands béliers sauvages  
Je me souviens de leurs pas allégés  
Sur les cimes accidentées de la parole  
Où vient le jour après le jour et vient la nuit  
Embrasser la rigueur du monde et le ciel fort  
Brûlant, de bois vivant, ses nuits et ses figures

Risible amour où conduis-tu ces ombres  
Heureuses d'une coulée de vent sur la vallée  
De ce pays d'enfance avec ses pommiers ronds?  
Passion, passion des pierres  
Terrible es-tu, ma faim, parmi ces derniers laits  
Pays perdu pour un enfant perdu aveugle  
Attendant dans son corps la montée de la sève  
Et qui voudrait tant oublier tout cela  
Et seulement bêcher devant sa porte claire  
Ne dis pas, me dit-il, ce que tu ne sais pas  
Ce que tu sais dis-le à peine

## Inscription

Je salue le soleil, forêt de roses rouges  
Enfant serré sur le corps des rivières  
Il faut pourtant frapper les roses puis rayer  
Le nom de la tendresse – ne garder  
Dans l'esprit que les cils de la lumière

Lumière ô dans ce théâtre ô ma lumière  
Qui te connaît, alors que l'être ment  
Que l'arbre donne de sa nuit à la rivière  
Puis s'envole arraché par les pigeons?

La terre autour est cette bouche, elle a  
Cessé de crier au soleil pris à ses tombes  
Sur tout cela passera l'esprit de lune  
Lampe de sable dont l'éclat s'assourdira  
Enfance de l'enfance  
Ô parole ô folle avec nous devant ce feu  
Quand te fait briller dans la nuit le vent de neige

## Pulsation

La fenêtre endormie puis morte  
Avec le ciel aimant  
Ses anges parmi nous déflouris  
Yeux dans les yeux sous les vraies pluies terriennes

Entre vos mains, anges, est souci d'une braise  
Ventilée par le moteur des colombes  
Dans cette chambre de poussière un peu de sang  
Sur le dépôt laiteux de la lune

Retour à la fenêtre avec des mains vieilles  
Les ongles noirs de livres  
Le cœur battant, mouches et abeilles,  
La vie là-bas, ses motos, ses dieux de cuir

## Inscription de l'aigle

Aigle, rose, éclair  
Invités de ma table d'humilité  
Je n'ai que de l'eau claire à vous donner  
Ainsi que la nudité de ma chemise

Ceux qui croient que les morts vont habiter la lune  
Avancent dans la ville  
Le silence au-dessus d'eux est un fruit  
Éclairant la chasteté de leur blessure

Chemise habillant l'oiseau  
Sur qui la rosée tombe  
Notre sang, là, est celui qui veille et brille  
Dans la chambre avec la lampe des choses  
Inscrite et inquiète

## Épée du vent

Les jours avec les larmes de leurs cils  
Sur cet enfant comme un nuage  
Dans l'herbe et qui tient de ses mains l'herbe

Nous n'avons jamais su  
Son nom de terre absolue par la pluie  
Et seulement les rosiers nous l'ont promis

Ô rosiers donnez-nous  
Cet enfant délicat ce fils de l'araignée  
Comme une épée intacte dans les saisons

## Liens

Dans toute voix, ma voix, il y a sans doute  
Un cygne fait de larmes  
Près des gorges de l'eau, près de cet arbre,  
Si noir d'automne et rouge  
Si noir et si noué  
Avec le fil étincelant du sang

Pour ce cou de l'aimée, pour ses blessures  
L'arbre écrit sa limpidité sur la route  
Où sont des soldats ligotés par le vent  
La flamme ouverte de leur main sur des champs  
Couverts évasivement de lampes vives  
Éclairées par des rencontres de colombes  
Qui vont dormir quand ils disparaîtront

## Jardiner

Je te connais fille des fruits je te nomme  
À cause de la neige  
Comme un reflet soyeux dans le jardin  
À la vitre impossible  
Pierres et serres, l'aigle de ton visage  
S'efface avec la beauté d'un bestiaire  
Dans ce pays que tordent les torrents

Écuelle écuelle  
Je dis ton nom de petit matin près des bûches  
Dans le lait immatériel de la pensée  
Les ornements de ce jardin se sont dissipés dans la brume  
Un bosquet de roseaux, un réseau d'arbres  
Tes seins, ta cicatrice  
Pour l'honneur de ces mots, nos familiers  
Quand l'un de nous tombe et s'éloigne

## Archée

Brûlure – l'oiseau, l'enfant, le froid  
Qui dans les rosiers dorment  
Loin des cafés où des hommes sont pleins de rêves  
Regardant passer, haute et nue, leur femme unique  
Sous la lune légère comme est tendue la corde de ses linges  
La vie va la vie vient  
Certains que je connais croient qu'ils pourront guérir  
En donnant leur cœur aux jardins

Puis cette pluie de pluie  
Qui fait trembler le cerne des visages  
Dans cette ville à peine vaporeuse  
Traversée par des taxis de nuages  
Toi et moi tendrement nous dormons dans nos bras qui  
dorment  
Sous le paysage éclaté d'une autre lune  
Dans ce jardin de jeune archée numide  
Son sein très noir touchant aux flèches

## Récit

Le chat qui est mort passe dans le jardin  
Le voici tigre jaune  
J'ai eu peur j'ai caché mes enfants je suis allé  
Vers lui énonçant son nom de familier de la maison  
Il regarda son feu intérieur mais ne me regarda pas  
Il vit que j'étais vide, pareil à un vieux prêtre aux mains  
ouvertes

Il vit mais ne s'arrêta pas, alla  
Encagé dans ses vastes zébrures du seul côté  
Où je n'osais pas regarder, jaillit  
De sa cage et déploya ses déploiements

Maintenant le jardin est jaune  
Avec des enfants qui rient dans leurs griffes

## Où rien

Toute chose dit son nom dans la langue  
Ce n'est pas l'embrouillée des racines  
Le vrai nom l'autre face  
Endormie dans la beauté nocturne  
Beauté, berceau de terre  
Donnant aux chiens, aux pourceaux, aux enfants  
Ses seins de prison pure  
Enjolivés de lune et de liserons

Arbre très noir sur le lac transparent  
Voici l'heure et l'étoile  
En qui bientôt les choses vont s'abîmer  
S'entrepasant dans l'amour des nuages  
On ne voit plus leurs mains  
Soudain si grande face  
Que c'est comme un arbre apparu mentalement

Mon araignée des sables  
Je pense à toi dans la douleur  
Et me voici sur les chemins d'ici mes cils  
Balayant toute route  
Pour que soit le monde à la fin larme pure  
Tombée et dans le néant anéantie

Avec cette blessure  
À cause des pierres oubliées pierres oubliées  
Dans le froid de la langue  
Sous tous les vents de la violente lune  
Assise avec brûlure en solitude  
Et défendue par des brassées de lis  
Où rien – ni eau, ni pierres

Dormirons-nous dans le lit des poussières  
Entre les nuits d'avant  
Pays d'ici où ne parlera personne  
Mais seulement venue une hirondelle  
Indiquer la prison?

Le feu comme un insecte  
Nous accompagne un peu par amour de l'enfant  
Seul je sors dans le seul  
Mon visage est obscur  
Au seuil comme est l'asphalte des moissons

## Inscription

Me voici dans le tremblement des pierres  
De maison en maison  
Lampe verte, y vient s'abîmer la neige

Quelle neige est là – folle?  
Tout le pays s'est retiré dans le vent  
Et moi, pris entre deux pierres à l'avant-ciel

D'avant le vide, ce balcon ferrugineux  
Donnant de toutes ses roses rouges sur des neiges  
Verticales, aiguës, dévastatrices

## Grâce et buée

Elle a refusé de couper les ongles du mort  
Malgré l'injonction du soleil et de la lune  
Dans le jardin c'est foule  
Dans le jardin soudain c'est foule  
Tulipes, actes de verre, roses, rosiers, amandes  
Tout un nuage arrivé brusquement pour voler l'herbe  
La couleur hésite avant de se poser  
Puis se pose, grâce et buée, près du rouge-gorge

Avec ses ongles non coupés il s'en va  
Sa tête consolidée sur ses épaules  
Il monte et il descend les escaliers de sa propre folie  
Comme un ruisseau oublieux de la physique  
Bondissant dans la haute inexplorée montagne  
Longtemps, longtemps, dilapidant son souffle  
Puis le voici, ne parlant plus, habillé de ce souffle même  
Par lui rendu visible

Elle a refusé de lui couper les ongles  
Malgré l'injonction

## Dehors

L'aigle des fruits, la lune  
Éclaire, ô retirée, la lampe de la face  
Toute de feuilles, ses grands ciels éclatés

Et l'arbre de la mer  
Conserve avec douceur ses durs ramiers  
Ses mots, ses dieux

Tandis que dans la ville  
Vont les enfants, les grandes jeunes filles  
Avec leurs pieds et la fleur de leur cicatrice

## Inscription du feu

L'aube est subtile par le serpent.

Ô tueur matinal d'oiseaux ô frémissant de perles  
Arbres et ruisseaux te font visite  
À l'heure où seul tu composes avec amour  
De brindilles et flammèches le nid complice  
En qui le jour s'éveille vent furieux

Sur tous les arbres la tête aux yeux clos s'avance, les joncs,  
Leur bataille et tous leurs os rompus! L'oiseau  
Dans les cavernes de la lune à peine  
Entrebâillant le demi-toit  
Disparaît

La tête ouvre ses yeux :  
Un homme écrit sous la touffeur des arbres  
Et des couples sont enlacés, leur éclat est bu par les feuilles  
Leurs beaux doigts forts brisent le feu  
Tandis que dehors, au-delà de la grille,  
Des voix passantes parlent

## Aux arbres

Te voici endormie dans le lit de l'odeur  
Autour de toi des pierres  
Assemblées dans l'unique rose respirée  
À l'heure où l'eau va enfanter le lait nocturne  
Timidement avec le secours des étoiles  
Effrayantes et qui le refuseront

Par l'amitié des arbres!  
Ne laissez pas, mes arbres, se refermer vos bras  
Ni s'envoler vos libres feuilles  
Gardiennes de nos seuils balayés par le vent  
Toute maison d'ici étant maison du fils  
L'enfant rêvé sa lanterne très haute  
Au-dessus de l'incendie des moissons

## Inscription d'une chaise dans l'été

Je vous salue ô mes amis par l'oubli  
Par le sens et par le non-sens, par l'huilier  
Par nos mains tendues vers le pain grand troué  
Par nos yeux vers les iris aveuglés

Oui, rien ne restera de ces nuages  
Ambigus, éclairant la lune et son balcon  
Chargé, surchargé de colombes formées  
Si infimes, entre jour et nuit dissoutes

La chaise, la publique,  
N'attend des morts ni corps humilié, ni yeux  
Dispos sur la flambée des fleurs, buée  
De ceux qui rêvent la violence, la transparence

## Scène

Blessée par la lumière  
Comme un pigeon tombé dans sa chute  
Sur fleurs, corruptibles fleurs, indévastées

Passée à chaud, Diane des chiens, lisible,  
Avec des bois trempés de lait, ce chien –  
Son dur chemin vers le pigeon chassé

Son aile prise, ô forme d'étain pur,  
À l'aile de celui dont les pieds dorment  
Sous l'arbre noir, l'aimant du ciel tirant

## L'enfant de corde

L'enfant est éclairé par la corde de brume  
Lune écrite, chaise liée, pigeon  
Dans ce jardin dont le rêve est d'un homme

Rosées, feuilles de ce jardin bougé  
Sur les mains de l'homme écrivant  
Sous un nuage avec la rouille

L'homme est capturé par son ombre  
Elle est l'enfant d'un autre cristal  
Profond comme un violon pulvérisé

## Dernier nuage

Il faut des fruits il faut les vents de terre  
Pour vivre là où nous vivons  
Avec nos mains qui sont d'ortie et d'arbre  
Si désireuses de retrouver le corps  
De l'enfance, l'assourdie par temps de brume

Là-bas la roseraie  
Est sous le joug ornementé des nuages  
Franchie la bouse immense de l'été  
Plus pure que son chariot de mouches

L'amour Amour est l'eau de ce ruisseau  
Placée dans la carafe  
Dans cette chambre claire où quelquefois  
Viendra la solitude  
Laver le laurier de son cœur

## Limpide

Ma maison est blessée ma maison est de pluie  
Sous tous les toits du vent  
La mort ô mon amour est un cheval  
Sa tête et ses naseaux sont vin et grappe  
Personne ô mon amour n'a mesuré l'immensité des arbres  
Avec, servant la fable,  
Les voix tremblantes du matin l'ambiguïté de la lumière

Poésie ô très décidée ô lent moteur  
Brillant partout dans tes rotations vides  
J'ai des secrets que je ne dirai plus  
Ni même au rat dont les dents sont si serrées  
Qu'il mange seul maïs et blé

Ville oublieuse, oubliant de sauver l'opium de ta tête  
Sous les ramiers ramant  
Et dans leurs becs d'oiseaux un drapeau mort  
- Déchirée ô si déchirée pureté  
Comme une rose surgissant de la main droite



MICHEL VAN SCHENDEL

## ***La ruine le vif***

*Gertrude Stein (1874-1946), grande démonsse des lettres et des arts d'avant-garde, avait découvert, dans la mémoire de Henry James mais sous le regard des peintres étrangers de l'École de Paris, la plasticité du langage. Un mot est un mouvement : il est à sa place quand, n'en changeant pas, il appartient à des phrases qui peuvent être distinctes et reçoit, de cette multiple appartenance, une multiplicité de fonctions : ainsi, il voyage. Il en est, dès lors, réalisé. L'absence de ponctuation se prête à une telle plasticité. La poésie, ou ce qu'on appelle ainsi, tient aussi à cela, – à cette intelligence.*

Entre deux murs une baie vantail  
 Ouvert du soir au matin d'une année l'autre depuis  
 Combien de gris de pluie de vent  
 On passe tu passes devant  
   la fenêtre ailée d'un quartier que les édiles  
 Appelleraient de ce nom et qui ne l'habiteraient pas  
 Tu ne regardes pas tu ne sais pas tu vas  
 Tu vas chez toi tout près  
   ton œil est un jour sans bruit sans nuit  
   tu ne le verrais pas  
 Tu cherches tes chambranles tes poutres tes lunules  
   ton enclos tu t'appuyeras  
 Et tu lèveras la paupière alors  
   tu seras à l'aise dehors dis-tu on ne vit pas  
 Les mânes de Gertrude n'osent rougir de ce vers  
 Qu'on ne savait pas à son image  
   on n'a fait que marcher  
   touillant les phrases d'un murmure  
 Les gens comptent en passant une maison puis une maison une rue  
   puis une maison rien  
 Une autre maison  
   ils ont vu un trou d'air ils n'ont rien vu

Ils ont vu un trou d'homme  
 Ils ont vu un trou mort  
 De leurs yeux fatigués



Un grouillement une saveur de jour à la navigation des feux  
On ne croyait pas que cela pût encore exister  
Une ville alentour s'est éveillée

On ne croyait pas que cela pût encore exister  
Pelles et béliers sont venus  
Pelles et béliers ont brusqué le sable et le ciment  
Il ne faut pas que cela se voie que cela se sache  
Il ne faut pas

vous et moi les passants devons avoir des yeux  
des yeux qui ne voient pas  
Nous devons avoir des yeux et ne pas voir  
il le faut ils le disent  
nous devons ne pas avoir l'œil

Nous aurons le mauvais  
un oiseau s'est posé sur l'éclat d'une pierre  
il a chanté

Nous aurons le mauvais  
il a roulé sur la feuille  
il l'enroule encore

Une coquille un silex une noix une ville  
ancienne illuminée canaille  
J'ai le mauvais œil tu as le mauvais œil  
nous avons l'œil et le bon le mauvais aussi

Notre mémoire est un récit  
Ils ne disent que l'usure

## II

Est-ce un jardin est-ce une hune  
Une cour à moineaux des bancs en rond autour d'un arbre  
On y causait le jour au soleil de juin  
On y montait de corde on le respectait  
Coquille à bec arceau de jambe  
Est-ce une odeur est-ce une haie

Ou bien un hâle  
Une ville ancienne disparue méconnue renaissante

### III

Ce n'est pas vrai les pierres ne sont pas les pierres les arbres ne  
sont pas les arbres

C'est vrai les vitres tremblent les feux s'allument les camions  
passent les enfants crient

*Andrzej Szczypiorski*

Ce n'est pas vrai les pierres ne sont pas les arbres mais les  
vitres tremblent

Les passants ne comptent pas

L'eau n'est pas bue n'est pas bonne

L'eau sous la roue de masse les dissout

Ce n'est pas vrai pourtant ce l'est trop

Brûlez le vent on brûlera dedans

Quelqu'un l'a dit quand il a vu l'atterré vif

Ils ont apporté les flammes

Le vent a résisté les pierres et les allées ont résisté

Malgré bois de refend feuilles fagots falourdes le feu a fumé le  
feu a faibli le feu a fané

Brûlez le vent une épaule s'est haussée s'est gaussée

Puis une épaule a disparu

Une lumière n'a éclairé que boue

Un passant a mis le vent en écharpe est rentré chez lui

Une lumière a disparu

On a tassé le sol on a massé la rue on l'a tassée rapetassée

On l'a maillée de grues on a mis du plomb du propre

On a mis du banal de l'oubli de l'acceptable

On a jeté les filles à l'eau

Ils ont emporté le feu éteint  
Ils ont lavé l'eau  
Ils ont fermé la porte jeté la clé  
Les murs neufs sont inhabitables  
Ils sont partis

Quand le passant est ressorti il a trouvé l'étrange  
Ne l'a pas reconnu  
Une petite lumière s'est allumée il a marché  
Il a dit c'est étrange et s'est souvenu d'une fête

Plus personne n'était là pour s'en souvenir avec lui  
Alors il s'est installé au milieu de la rue  
Devant le vif ancien le disparu le vif en est-on sûr l'éteint

C'est là qu'il est encore  
Les vitres ne tremblent plus  
On s'est résigné à ne pas l'écraser



ANDRÉ MAJOR

## ***Le sourire d'Anton (1990-1991)***

OCTOBRE 1990 – Je me souviens d'avoir d'abord trouvé les nouvelles de Tchekhov assez rebutantes. Ma première lecture remonte aux années soixante. J'avais acheté un choix de ses vingt meilleures nouvelles paru chez Marabout, édition où on trouvait, entre autres textes, *L'Envie de dormir* et *La Dame au petit chien*. Était-ce la piètre qualité de la traduction ou la lecture que j'en faisais, je ne sais trop. Toujours est-il que je ne l'ai plus lu jusqu'en 1970, année où, séjournant à Toulouse, je me suis littéralement immergé dans la littérature russe (et soviétique), découvrant Babel, Tynianov, Paoustovski, Biély, Soljénitsyne et Platonov. C'est alors que je me suis procuré des nouvelles de Tchekhov traduites par Édouard Parayre aux Éditeurs français réunis et par Denis Roche chez Plon. Parce que j'avais vieilli sans doute et que le dépaysement me rendait plus réceptif, *La Salle n° 6*, *Lueurs*, *Une banale histoire*, *Ma vie* et *La Dame au petit chien* m'ont causé un tel choc que j'ai par la suite lu tout son théâtre et surtout l'admirable correspondance (hélas tronquée par la censure soviétique, en plus

---

Pages extraites du premier volume des carnets d'André Major, intitulé *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*, à paraître aux Presses de l'Université de Montréal en septembre prochain.

d'avoir été expurgée de ses aventures amoureuses par les bons soins de sa sœur Macha). Ce qu'on a appelé son scepticisme – la fin de non-recevoir qu'il opposait aux sirènes idéologiques –, c'était avant tout un souci de voir clair et juste, sans emprunter les lunettes d'autrui. Et toute son esthétique découle de ce parti pris de montrer les choses telles qu'il les voit. Ce qui peut sembler aller de soi de nos jours, il fallait une grande confiance en soi et une non moins grande indépendance d'esprit pour s'en réclamer au tournant du siècle dernier. Une sorte d'énergie morale illumine ses œuvres apparemment les plus sombres – désir d'un ailleurs, tremblement d'une autre vie, promesse d'on ne sait trop quelle métamorphose. Il n'y a aucune mystique là-dedans, seulement l'éclair du rêve dans les ténèbres de la banalité. Il a pris le risque de tout dire, autant la médiocrité des hommes que leur nostalgie d'un salut improbable. À le fréquenter, non seulement je me suis défait d'un lyrisme que je traînais comme un de ces vêtements défraîchis qu'on n'arrive pas à jeter, mais j'ai désappris la soumission aux réflexes conditionnés, aux certitudes et aux demi-vérités de mon époque. Dans les moments où plus rien ne me semble en valoir la peine, c'est chez lui que je trouve le réconfort d'une parole fraternelle. Il demeure pour moi un exemple qui m'incite à l'effort et au courage solitaire.

o

Ma seule loyauté indéfectible, c'est à l'égard de la langue que je l'éprouve – langue devenue langage au moyen duquel l'existence est mise à l'épreuve –, à quoi on m'objectera peut-être que devrait primer la loyauté à l'égard de la société dont je suis issu et avec laquelle il faudrait faire cause commune, sans réserve aucune, vu l'état d'incertitude chronique qui est le

sien. Ce genre d'impératif historique a trop longtemps servi à bâillonner les esprits pour qu'on ne l'écarte pas du revers de la main, le meilleur service à rendre à cette société, par ailleurs si satisfaite d'elle-même, étant de lui montrer par quoi elle pêche, comme n'importe quelle société.

o

J'étais parfois saisi par la beauté d'un paysage jusqu'à la souffrance quand je ne pouvais en partager la jouissance avec quelqu'un.

o

Enfant, on vit ses rêves; adulte, on se souvient d'eux avec une sorte de désespoir paisible, fertile cependant quand il nous arrive d'en tirer quelque chose.

o

Dans *Le territoire de l'homme*, Canetti note qu'on ne peut vraiment vivre tant qu'on n'a pas affronté sa propre mort, qu'on n'en a pas entrevu le visage. Ce visage, il a forcé-ment les traits familiers de nos proches disparus. Depuis la mort de ma mère, la mort lui ressemble, comme auparavant elle portait le masque de mon grand-père paternel. Nos proches disparaissent sans nous quitter : ils entrent en nous si bien qu'il nous arrive de nous voir par leurs yeux et même de sentir peser sur nos actes leur muette réprobation.

o

Impossible de me considérer, purement et simplement, comme écrivain, l'Histoire m'accolant d'office et sans discussion l'étiquette de québécois. Je suis donc, que cela me con-

vienne ou non, un écrivain québécois, c'est-à-dire un artisan de l'obscur contre-pouvoir du langage appelé à témoigner, plus ou moins implicitement, plus ou moins négativement, du fait québécois – ou du réel québécois, si on préfère. Ce qui n'empêche pas que ma sensibilité esthétique et mes préoccupations m'apparentent davantage à Gombrowicz ou à Tabucchi, que par exemple à Anne Hébert ou à Michel Tremblay. Gavé jusqu'à l'écœurement d'une réalité dont je ne cesse de me purger, j'explore malaisément l'espace d'une solitude où s'affirme une identité que je sais à la fois précaire et marginale, probablement sans écho chez le lecteur québécois auquel, par la force des circonstances éditoriales, je m'adresse. Ce lecteur, je ne lui reproche rien, je comprends même qu'il ne se risque pas dans le tracé tremblant que je lui propose et au long duquel ma sauvagerie dévaste notre hypothétique lieu commun.

o

Cette peur devenue vive, en me trompant, de tromper les autres.

o

En voyant ma mère morte, j'ai eu le sentiment que ce qui l'avait habitée – tenue en vie et rongée en même temps – tôt ou tard risquait de passer en moi. Son intransigeance dont, pourtant, j'ai tant eu à souffrir, je l'avais déjà en moi, compensée – comme je me plais à le croire – par l'aptitude à l'indulgence que m'a léguée mon père. Deux ou trois jours avant sa mort, elle m'avait fait des confidences au téléphone, m'avouant qu'elle n'avait pas beaucoup fréquenté l'école et que c'est mon père qui lui avait appris à lire et à écrire, le soir, une fois les enfants couchés. Je pouvais deviner la honte qu'elle en avait

eue sa vie durant, le complexe d'infériorité qu'elle avait tenté de surmonter en poussant le zèle jusqu'à s'épuiser physiquement et psychologiquement. Sans qu'elle eût à me le dire, je savais que je l'avais déçue, moi qui étais le seul de ses quatre enfants à aimer l'étude et qui, en plus de tourner le dos à la prêtrise, avais trouvé le moyen de me faire mettre à la porte du collège pour outrage à la religion, la pire des calamités à ses yeux. Elle avait finalement accepté que j'écrive, mais des années plus tard, quand elle avait compris que cela ne m'empêchait pas de vivre normalement, d'avoir des enfants et de savoir enfin tenir ma place. Il lui arrivait même, vers la fin de sa vie, de me demander si j'écrivais, ce à quoi je répondais évasivement, comme si j'avais appréhendé son intrusion dans mon territoire intime. Malgré sa vitalité et l'espèce d'énergie inépuisable qui lui avaient permis non seulement de survivre à ses nombreuses opérations mais aussi de mener une existence constamment active, elle disait souhaiter mourir pour ne pas avoir à supporter une autre opération. Elle aurait voulu quitter son mari pour vivre avec l'un de ses enfants tant leurs rapports s'étaient dégradés. Elle n'avait pas trop insisté quand elle avait senti que ce n'était pas là une solution que nous étions prêts à envisager. Moi qui ai longtemps cru que jamais je ne tomberais dans cette frénésie qui lui faisait abuser de ses forces, voilà qu'il m'arrive de plus en plus souvent de me surprendre à dépasser les limites du raisonnable, bien que chez moi ça ne dure pas et que s'ensuive une période de détachement, sinon d'indifférence. La pondération paternelle, je ne l'applique guère à ma pratique quotidienne, passant d'un extrême à l'autre avec le même empressement.

o

Il n'y a que la beauté de certaines femmes qui puisse supplanter la splendeur d'un paysage et raviver la nostalgie d'une possession, dût-elle nous plonger dans un abîme de souffrances. On peut comprendre qu'un homme pousse l'adoration jusqu'aux limites de l'humiliation, comme dans *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch ou encore dans *Un amour* de Buzzati. Comme ça, hors contexte, on refuserait sans doute de consentir à une telle soumission, mais on sait très bien pour l'avoir maintes fois imaginée et désirée qu'on en serait capable.

o

Un grand écrivain, ou enfin un écrivain qui passe pour être grand aux yeux de ses contemporains, peut tout se permettre, l'aveu de ses faiblesses apparaissant même comme une preuve sinon de son génie, du moins de son humanité, tandis que pour l'écrivain de peu de renom, les choses ne sont pas si simples, et il n'avance qu'à pas de loup, en marchant sur des œufs, quand il lui arrive de ne pas bien penser ou du moins de ne pas aller dans le sens du courant. Sa modestie elle-même paraît suspecte, et les doutes qu'il entretient à son propre égard, le lecteur s'empresse de les partager. Son obscurité lui interdit de médire des œuvres qui lui puent au nez : on y verrait de la jalousie. On décèle cet embarras, qui frise la honte parfois, dans le *Journal* d'Eugène Dabit. L'admiration qu'il a pour Gide n'a d'égale que le peu d'estime qu'il nourrit à son propre égard. Écrire le dégoûte, ne pas écrire l'angoisse : dilemme qui est le lot de la plupart des écrivains pour qui l'écriture est compromettante. Dabit, donc, n'a pas cet élan qui porte l'écrivain doté de la foi en soi-même sans laquelle il ne surmonterait pas l'inévitable à quoi bon. Relisant cette note, je ne peux résister à l'envie de citer le cas de Charles Juliet qui

raconte dans *Accueils*, le tome IV de son journal, que croisant dans la rue Nathalie Sarraute il l'a suivie jusqu'à l'arrêt de bus pour lui dire tout ce qu'il lui devait, mais sans préciser que lui-même écrivait. Deux pages plus loin – ceci expliquant cela –, il se demande pourquoi il a un tel souci de l'autre et surtout pourquoi il lui a fallu si souvent s'annihiler en sa présence.

o

Un écrivain qui cesse d'écrire, qui ne dit rien des retentissements en lui de ce mutisme, on ne saura jamais s'il est redevenu un simple vivant parmi les autres, ni plus ni moins vivant qu'eux, ou s'il meurt à petit feu, étouffé par la mort du langage, une mort vive en quelque sorte. Allez savoir si elle n'est pas préférable à l'autre mort, plus pernicieuse sans doute, celle qu'on subodore immédiatement dans les œuvres produites uniquement pour que leur auteur survive, sans autre profit que cette misérable ambition.

L'avantage, sans doute le seul, de ne pas être un écrivain notoire, c'est qu'on demeure libre de bricoler ses œuvres sans devoir tenir compte des attentes d'un public avide. Cela n'empêche pas, tout obscur que vous soyez, qu'on vous débusque, qu'on vous demande des comptes, qu'on soumette vos écrits à une lecture inattendue – sociologique ou idéologique –, et qu'un professeur bien-pensant accuse vos personnages d'attentisme, simple écho de l'attentisme politique qui sévirait, selon lui, en votre for intérieur tout comme dans le milieu dont vous n'êtes que le haut-parleur, et de citer contre vous un de vos textes de jeunesse pour insinuer qu'il y a eu reniement, sinon trahison, de votre idéal. Des pages et des pages, truffées de citations à l'appui de cette thèse. Une autre, professeure elle aussi, et féministe comme il se doit, décèle dans les corrections

et ratures effectuées dans les divers états d'un de vos manuscrits (imprudemment confiés à la Bibliothèque nationale) je ne sais trop quelle répulsion à l'égard du corps féminin. Encore là des pages et des pages, illustrées de graphiques compliqués et sans doute fort probants sauf à vos propres yeux, mais on sait maintenant, la Faculté le répète à satiété, que l'auteur est sinon aveugle, du moins terriblement ignorant du monde qu'il croit être son territoire familial. Ce qu'il écrit, c'est à son insu, et ses mots le trahissent forcément, les enquêteurs patentés sont là pour le lui rappeler et faire prévaloir les morales du jour sur ce pauvre innocent, ce pauvre inconscient qui ne sait pas ce qu'il dit, encore qu'on le tienne responsable de tout ce qu'il profère.

o

Après en avoir été membre depuis sa fondation, j'ai démissionné du Parti québécois dont l'attitude durant la crise d'Oka m'a indigné, non seulement parce qu'elle était démagogique mais parce qu'elle révélait une consternante ignorance du problème amérindien. Au-delà de ce conflit local et des comportements douteux auxquels il a donné lieu, de part et d'autre des barricades, un effort de réflexion s'imposait, mais il était évidemment plus simple et plus rentable de ramer dans le sens du courant. Et c'est à un refus catégorique de remettre en question l'intégrité territoriale d'un Québec éventuellement souverain que s'est borné le chef du Parti québécois, sans préciser quel statut y serait réservé aux peuples autochtones. Chose certaine, on ne les laissera pas usurper le rôle de victimes historiques que nous jouons avec une maîtrise consommée. Les privilèges supposément excessifs dont ils jouissent déjà, garantis par une loi fédérale, devraient leur suffire. Cette crise, née d'un litige ancien, le gouvernement fédéral n'a rien

fait pour la désamorcer, bien au contraire; il a laissé la situation pourrir, le gouvernement Bourassa s'embourber et l'opinion publique s'exacerber jusqu'à l'intolérance, puis il a décidé de jouer le beau rôle de sauveur en envoyant l'armée, à la demande de Bourassa, comme durant la crise d'octobre. Pour conclure sur une note plus joviale, je dirais que si ma démission n'enlève rien au parti, elle me libère, moi, de la mauvaise conscience d'être un bien douteux militant.

o

21 octobre – Hier, après une nuit froide qui a couvert l'étang d'une fine pellicule de glace, j'ai passé la journée à ramasser les feuilles mortes, m'arrêtant de temps à autre pour contempler le feuillage d'un jeune hêtre que le soleil illuminait comme un vitrail. Devant ce condensé de la beauté du monde auquel j'étais parfaitement attentif, j'éprouvais la même joie déchirante que lorsqu'enfant il me fallait tourner le dos à la splendeur du paysage pour revenir en ville. Écrire n'a jamais été qu'une tentative plus ou moins heureuse pour renouer le fil de cet enchantement.

o

5 novembre – Selon Montherlant, « seuls nos sens ne nous trompent pas ». Comme s'il ne leur arrivait pas de nous égarer.

o

Aucune pensée ne me convient sinon celle que je déduis tant bien que mal de l'observation directe et de l'expérience. Voilà qui peut paraître à la fois candide et prétentieux, mais qui est, en fait, l'aveu d'un esprit que ses propres dérives idéologiques inclinent à un pragmatisme prudent.

o

On apprend dans *Libération* que, dans un carnet inédit des années 42 et 43, Cesare Pavese se montre fasciné par le fascisme. Le chercheur qui a fait cette découverte en 1962 a transmis ce carnet incriminant à Italo Calvino, qui s'occupait alors de la publication des inédits de son ami Pavese. D'un commun accord ils ont choisi, non seulement de ne pas le publier, mais de n'en rien dire. Quarante ans après le suicide de Pavese, Lorenzo Mondo a décidé de rendre publique la teneur de ce petit cahier. Ce qui étonne le plus le lecteur du *Métier de vivre* et du *Camarade*, c'est de voir un intellectuel de la qualité de Pavese se laisser séduire par des idéologies aussi opposées – quoiqu'il soit probable que son ralliement au parti communiste, à la fin de la guerre, lui ait été dicté par le remords. Le malheureux qui ne supporte plus sa solitude – aggravée, comme c'était le cas de Pavese, par le sentiment d'une impuissance insurmontable – risque plus qu'un autre de se soumettre à la tutelle des idéologies totalitaires dont l'une des fonctions est justement de broyer la solitude et l'angoisse qui l'accompagne.

o

2 mars – J'ai beau me reconnaître des affinités avec des poètes comme Saint-Denys-Garneau, Miron, Giguère, Lapointe et Brault, de même qu'avec des prosateurs d'ici à qui je dois d'avoir découvert les sources de ma propre mythologie – les Savard, Bessette, Thériault, Langevin, Ferron, Roy et Guèvremont –, c'est au contact de certaines œuvres dites *étrangères*, celles de Stevenson, Faulkner, Giono, Pavese, Hamsun, Onetti, Gombrowicz et Tchekhov tout particulièrement, que j'ai pu me frayer ma propre voie, peut-être parce que s'y trouvaient les conditions d'un *dépassement* fécond.

Une fois acquise une certaine connaissance du pays, que les œuvres du cru m'ont aidé à parfaire, il me fallait trouver ailleurs d'autres modèles, suivre d'autres traces, répondre à d'autres appels. Mais ce n'est pas si simple, car on chemine à l'aveuglette, seulement soucieux de mettre ses pas dans les leurs jusqu'à ce que vienne le moment où une voix troublante vous incite à leur fausser compagnie pour vous risquer, seul et passablement dérouté, loin de toute ombre complice. C'est alors que commence une aventure toute personnelle dont rien ne garantit la réussite.

o

*Décembre* – Tout le monde, à un moment donné, s'imagine jouer le mauvais rôle dans une pièce à la trame décousue, écrite par un dramaturge en panne et montée par un metteur en scène blasé. Mais le pire, c'est de savoir qu'on est jugé sur la performance qu'on offre jour après jour alors qu'on dispose de réserves inemployées qui feraient merveille si seulement on avait le beau rôle dans la bonne pièce. C'est ainsi qu'on finit par étouffer dans la peau de ce personnage qui tantôt n'en fait pas assez, tantôt en fait trop, en se disant qu'au fond on est taillé pour une autre aventure que celle-là où on se répète sans s'améliorer. Mais ce personnage et ce rôle, si on ne les a pas toujours choisis, on les a du moins acceptés tacitement, guidé par l'esprit de compromis qui nous a susurré son *primo vivere* jusqu'à ce qu'on cède à la tentation de jouir de tout sans rien sacrifier, au risque de ne plus jouir de rien. Avec l'amer sentiment d'avoir échoué sur tous les fronts et de s'étioler dans un confortable renoncement, englué dans son marasme domestique ou professionnel, tandis que la rumeur du monde afflue en soi en pure perte, n'y éveillant aucun écho. Le risque est

grand de gaspiller ses forces à gémir au fond de son terrier. Le théâtre de Tchekhov fourmille de tels personnages, perclus de nostalgie ou en quête d'un rôle qui leur échappe. Vivre, c'est d'abord faire l'expérience de l'insatisfaction, puis apprendre à s'en accommoder en substituant à l'absolu le difficile sens du relatif qui a parfois les apparences d'un destin misérable.

o

L'autodidacte est si peu sûr de son savoir que la moindre certitude lui file entre les doigts comme un savon. Même la fréquentation assidue des gens instruits ne peut le guérir de ce sentiment d'infériorité.

1991

Même quand on sait tout de soi, on n'en est pas pour autant changé, la lucidité étant une fée sans baguette. On est seulement un peu mieux *averti*.

o

Quand on lit certains écrivains québécois, et pas seulement ceux de la relève, on a parfois l'impression qu'il s'agit d'œuvres traduites de l'américain à la va-vite tant la syntaxe est, disons pour être poli, fantaisiste, tout autant que la grammaire; quant au lexique, il est souvent riche, pour ne pas dire surabondant, jusqu'à l'indigestion, comme si cette abondance pouvait compenser l'indigence du regard. Ce n'est pas, en effet, l'imagination qui manque, mais la vision, ce qui informe en profondeur la matière même du langage. Je me demande si cette insensibilité aux subtilités de la langue ne tient pas, en

bonne partie, au fait de lire plus d'ouvrages en traduction que d'œuvres écrites dans sa propre langue sous prétexte que la littérature française actuelle serait anémique. En admettant que les Tournier, Duras, Modiano ou Echenoz ne fassent pas le poids devant les Auster, Fuentes, Rushdie et cie, il reste en inventaire de quoi se nourrir, Proust par exemple ou Gracq, ou Claude Simon, ou Sarraute si on a une aversion insurmontable pour les Giono, Gide, Claudel, Céline et Montherlant. Et puis il y a les solides prosateurs d'avant l'électricité qui vous remettent, en quelques lignes, dans le sillon le plus fécond de votre langue : Montaigne, Chamfort, Diderot, Flaubert, Stendhal, même Balzac, si ses trop fameuses digressions ne vous ennuiant pas trop. Mais le problème est plus vaste, et on y est quotidiennement confronté, dès qu'on ouvre la radio et la télé, dès qu'on lit le journal : la langue reflète une époque où les nuances et la précision de la pensée, sans parler de la justesse du jugement, sont des valeurs obsolètes, pour employer un qualificatif à la mode qui vous situe d'emblée un cran au-dessus du monde ordinaire, qu'on appelle chez nous le vrai monde, notion qui, elle, n'est pas près de devenir obsolète.

o

Avec la maturité, ou ce qui en tient lieu, on découvre non sans stupeur qu'on est vraiment l'enfant de ses parents, après s'être cru détaché d'eux au point de ne plus leur devoir grand-chose et d'avoir atteint à une certaine originalité. Cette parenté, elle est vérifiable sur le plan physique comme sur le plan psychologique : cette manie de l'ordre, on la tient de sa mère, tout comme ce souci excessif qu'on se fait pour ses enfants, on l'a hérité de son père. Ou encore cette sauvagerie que certains prennent pour de la pose n'est rien d'autre qu'un trait de votre

famille paternelle. Même cette espèce de bien-être, cet apaisement de tout l'être que vous éprouvez au cœur de la forêt, pas sûr qu'il vous soit aussi personnel que vous le croyez, car quand vous vous souvenez de votre grand-père s'enfonçant dans les bois avec sa hache, à quatre-vingts ans passés, vous vous dites que ce ne pouvait être la nécessité qui l'y poussait ou la simple habitude.

o

*Février* – Je feuillette le *Docteur Ferron* que Lévy Beaulieu m'a envoyé avec une dédicace qui me rappelle ma « passion ferronienne », et voilà que j'éprouve un malaise en me rappelant sa mort, que Gilles Archambault m'avait apprise en me demandant si je participerais avec François Ricard à une émission sur lui le lendemain. J'avais accepté sans trop réfléchir, par reconnaissance surtout pour celui qui avait été le maître de ma génération. Le soir même, un journaliste de *La Presse* m'appelait pour connaître mes sentiments. Comme cela arrive souvent, il ignorait ce que représentait Ferron. Il voulait savoir où et comment je l'avais connu. Je lui ai répondu que c'était au tout début des années soixante, alors qu'exclu du collège des Eudistes depuis peu, j'assistais aux réunions de l'Action socialiste pour l'indépendance du Québec, groupuscule animé par Raoul Roy (que mon interlocuteur avait confondu avec le chanteur du même nom, comme j'ai pu le constater le lendemain en achetant le journal). S'il m'arrivait de le rencontrer ces derniers temps? Non, mon dernier contact avec lui avait été épistolaire et il avait décliné ma proposition de se prêter au jeu de l'entretien radiophonique, sous prétexte qu'il se considérait comme un écrivain mineur dont le rôle avait peut-être été – je cite de mémoire, la lettre en question se trou-

vant à la B.N. – de stimuler ou de féconder d'autres écrivains. Il ne s'agissait évidemment pas d'un jugement que j'aurais eu l'outrecuidance de reprendre à mon compte, comme Lévy Beaulieu le prétendit peu après en me reprochant mon ingratitude. Il est vrai qu'après avoir beaucoup parlé de lui dans les revues, dans les journaux et à la radio, je donnais l'impression de m'être éloigné de lui au moment où Lévy Beaulieu lui tournait autour, posant déjà en héritier légitime, de même que je m'étais éloigné de Miron, puis de Savard, pour aller ailleurs, sans rompre vraiment avec eux.

Mais Ferron, je le revois souriant avec cette apparente ironie qui n'a cessé de m'intimider, même après que la glace fut brisée, si tant est qu'elle l'ait jamais été, je l'entends surtout me mettre en garde, de sa voix presque chevrotante, contre la surveillance « un peu trop impérieuse » que j'exerçais à l'égard de mon fils, qui en était à ses premières reptations, chez lui, un dimanche après-midi. Mais quand je l'ai rencontré la première fois, à une réunion de l'Action socialiste, rue Amherst, j'ignorais tout de lui, et ce n'est qu'en 1962, après avoir lu le théâtre qu'il publiait à compte d'auteur, que j'avais eu un choc durable en entrant dans les *Contes du pays incertain*, – véritable événement qu'un critique aussi exigeant que Gilles Marcotte ne manquera pas de souligner, contribuant largement à la fulgurante carrière littéraire d'un auteur demeuré jusque-là obscur. À la fin des réunions auxquelles il participait irrégulièrement, il me faisait monter dans sa petite auto dégingluée, et nous bavardions jusqu'au pont Jacques-Cartier. Un de ces soirs, il m'avait demandé si j'étais apparenté à un docteur Major qui pratiquait rue Ontario une médecine à l'ancienne et peu lucrative, il aurait pu lui-même en témoigner. Ce docteur Major, en plus d'être le cousin germain de mon père, avait été notre mé-

decin de famille, tout le temps que nous avons habité rue de Bordeaux – que nous appelions alors, plus simplement, rue Bordeaux. Ce confrère qu'il disait tenir en haute estime, Ferron l'avait retrouvé, des années plus tard, à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu.

Me sachant désargenté, il m'avait confié la dactylographie de *La Tête du roi*, pièce que je lui avais proposé de publier aux Cahiers de l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal que dirigeaient mon ami André Brochu et Pierre Maheu. (J'ouvre une parenthèse, non pour me mettre en scène plus longtemps qu'il ne convient, mais parce que l'anecdote suivante donne une bonne image des folies dont nous étions capables à l'époque. J'avais parlé à Hubert Aquin, que je croisais au R.I.N., de l'argument de *La Tête du roi*, et nous étions convenus qu'avec son ami Guité nous ferions basculer la statue d'Édouard VII de son socle, la veille de la sortie de la pièce. Le soir en question, je devais passer chez un libraire dont l'attitude complaisante m'incitait à quitter la librairie sans payer les livres que j'avais dans les poches. Il avait une collection personnelle de *canadiana*, comme on disait alors, et il tenait à me les montrer. Ayant deviné que sa complaisance n'était pas parfaitement désintéressée, j'avais demandé à un camarade (un felquiste qui se retrouvera en prison moins d'un an plus tard) de sonner chez mon libraire à une heure précise. Pendant que je fouinais dans ses *canadiana*, le libraire me préparait une surprise de taille, c'est le cas de le dire, en se présentant dans une tenue d'officier nazi, cravache à la main. Il se tenait fièrement au garde-à-vous, comme s'il attendait que je lui donne l'ordre de baisser culotte pour jouir enfin de cette cravache qu'il serrait dans son poing. Ma curiosité pour ses *canadiana* n'avait plus aucun sens ni pour

lui ni pour moi, et mon camarade sonnait à la porte. Comme je me précipitais pour répondre, il s'agrippa à moi en me soufflant son haleine dans le cou. J'avais l'avantage de la jeunesse et la frousse comme aiguillon, si bien qu'abandonnant à sa cravache ce nazi d'opérette, je pus me rendre jusqu'au square Phillips où, désespérant de voir Aquin monter au front, nous avons escaladé Sa Majesté, bonbonnes de peinture à la main. Des passants ralentissaient en nous voyant lancer des jets de peinture rouge au visage d'Édouard VII. Nous avons dû déguerpir en entendant des sirènes hurler et courir, couverts de peinture écarlate, jusque chez nos parents respectifs où nous habitons encore. Je devais avoir un faible pour la peinture, puisque déjà, vers ma quinzième année, j'avais avec des camarades peint les lettres *Hôtel Maisonneuve* sur le trottoir de la rue Sherbrooke pour protester contre l'appellation honnie de *Hôtel Reine Elizabeth* au moment où culminait cette affaire d'une grande portée symbolique. Fermons la parenthèse en espérant qu'elle n'aura pas de suites fâcheuses pour son auteur.)

Plus tard, comme la revue *Parti pris* se lançait dans l'édition et que je le savais en train d'achever *La Nuit* – roman que certains considèrent plutôt, et à juste titre, comme un grand conte –, je lui avais encore une fois ouvert la porte toute grande, peu de temps d'ailleurs avant de démissionner de l'équipe, non sans en être tourmenté jusqu'à en perdre l'appétit. Consulté, le bon docteur avait constaté que j'avais simplement du mal à digérer ma décision de rompre avec mes camarades et que le mieux que j'avais à faire était de m'éloigner un peu et même d'aller vivre à la campagne, conseil que je n'avais pas tardé à suivre, découvrant à Varennes le plaisir de me balader sur le fleuve et de chasser le canard, tout en m'initiant au captivant métier de père. C'est probablement durant cette

année passée à Varennes que mes relations avec Ferron ont été les plus fréquentes, éclipsées peu après par celles que j'entretenais avec Félix-Antoine Savard. J'ai continué de le lire, conservant une nette préférence pour ses textes brefs, contes et historiettes que je relis en me scandalisant de la désinvolture éditoriale dont il a été victime plus souvent qu'à son tour. Je pense à l'édition intégrale de ses contes, celle de 1985, où la table des matières se trouve en ouverture et où manquent la liste de ses œuvres et l'achevé d'imprimer. Nous avons cessé de nous écrire régulièrement en cessant de nous voir, mais par la suite il avait commenté *La Folle d'Elvis* très chaleureusement, avec une sorte de respect professionnel auquel on n'est guère habitué dans nos parages. Sa mort n'a pas éteint sa voix, qu'il m'arrive d'entendre en le lisant. C'est une voix qui tremble comme d'une sorte d'effroi que son sourire narquois n'arrive pas toujours à exorciser. Mais les oreilles d'aujourd'hui peuvent-elles entendre sourdre de ses contes la profonde humanité de ce grand personnage un peu énigmatique qu'il a été pour nous qui l'avons sinon connu, du moins croisé? Je me le demande parfois quand je vois le misérable sort réservé à tant d'œuvres qu'on avait toutes les raisons de croire à l'abri de l'érosion du temps. Mais c'est peut-être le sort de tous les classiques que de s'effacer, le temps d'apparaître à une autre génération sous un nouveau jour.

o

Pourquoi écrire quand on a compris que cela ne change rien à rien, voilà la question qui en a fait taire plusieurs et à laquelle Rimbaud a répondu à sa façon : en laissant dans son sillage le tumultueux silence du fuyard. (Relisant ceci, j'éprouve le besoin de le pondérer, car on ne sort pas indemne de

l'exercice créateur, pas plus que de certaines lectures : si la vie n'en est pas changée, la perception qu'on en a l'est à coup sûr.)

o

Ce qui serait passionnant, ou en tout cas utile, pour un diariste, c'est de devenir une conscience parfaitement miroitante – je veux dire reflétant l'état d'âme d'une collectivité à un moment donné de son histoire. Mais je crains que toute tentative délibérée de jouer pareil rôle soit vouée à l'échec, le langage du moi ne témoignant qu'accidentellement, par la bande en quelque sorte, d'une vérité collective. Cependant, si j'en juge par mon expérience de lecteur d'œuvres dites intimistes, je constate que rien n'a autant d'écho en moi que la part faite au singulier. L'égotisme affirmé d'un Stendhal ou le potinage malicieux d'un Léautaud parviennent à s'universaliser avec la complicité active du lecteur. Encore faut-il que soient réunies les conditions d'une telle complicité.

o

J'aurais aimé être doué d'une imagination débridée, aussi impersonnelle que possible, et non cantonnée comme la mienne dans un territoire à peu près immuable et que je suis incapable d'étendre au-delà des frontières qui me sont familières. Cet imaginaire d'inspiration autobiographique risque de se tarir, et il ne restera plus alors au prosateur obstiné que ce seul recours : la saisie au vol d'intuitions, de souvenirs et d'observations. Cette écriture « journalière », composée de fragments, n'échappe pas au vertigineux sentiment de l'inutilité. On a beau se laisser prendre au jeu des mots, persiste toujours cette conscience de la totale gratuité de l'aventure, mais on se dit que, née du hasard, il arrive que l'œuvre devienne nécessité. Que n'aient

pas vu le jour *Guerre et Paix* ou *Les Fleurs du mal*, cela nous semble impensable, alors que leur existence a été le résultat imprévisible et tout à fait aléatoire d'une culture et d'une nécessité créatrice, tout comme notre propre existence nous apparaît scandaleusement fortuite en même temps que nécessaire.

o

Il courait après ses mots, toujours à bout de souffle, pour proclamer d'une voix rendue rauque par leur urgence des vérités de première importance mais qui n'avaient aucun écho chez ses interlocuteurs.

o

7 avril – Mes *Histoires de déserteurs*, à la révision desquelles j'ai travaillé tout au long de l'hiver, paraîtront bientôt en un volume après avoir circulé près de quinze ans en pièces détachées. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une réécriture, mais d'une version que de nombreuses corrections stylistiques et certaines coupes ont quelque peu allégée. Travail parfois fastidieux mais satisfaisant. Ce qui m'embête un peu, c'est d'avoir à faire la promotion du livre, de répondre aux questions de gens qui n'auront pas toujours eu le temps de le lire ou qui réussiront, ce qui n'est pas difficile, à me faire dire des sottises heureusement vite oubliées. Encore me faudra-t-il avoir le courage de me présenter comme un écrivain essentiellement voué à la réédition de ses œuvres.

o

Insensible aux malheurs quotidiens, sourde aux appels de ses éclopés, notre société ne réagit plus qu'aux catastrophes spectaculaires, et souvent quand elle n'y peut plus grand-

chose. Elle tient alors le langage lénifiant de la vertu et se rendort jusqu'à la prochaine éruption.

o

Depuis des mois, j'ai beau ouvrir des romans, l'ennui me les fait aussitôt refermer, comme si j'étais devenu insensible au romanesque. Dieu sait pourtant que le roman a toujours constitué mon plat de résistance. Je prends davantage plaisir à feuilleter des journaux intimes, peut-être parce que j'ai cessé de me conter des histoires. N'empêche que j'aimerais écrire un récit dépourvu de péripéties, sinueux et ombragé comme un chemin forestier, que seules des images inattendues illumineraient ça et là, mais il n'y a pas de chemin sans promeneur et pas de promeneur sans histoire, ce qui me ramène au romanesque malgré moi.

o

La mer morte de la plaine troublée tout à coup par le hululement du train.

o

Ce besoin maniaque, irrépressible, de traduire dans sa propre langue l'incohérent bavardage du réel, on y répond comme si c'était là une façon de retarder l'instant où on ne sera plus de ce monde.

On ne remarque généralement pas les vertus particulières d'un paysage et son influence sur ses habitants. Mais, quand on lit tel ou tel écrivain, on mesure la portée des rapports qu'entretiennent naturellement, et sans toujours en avoir conscience, le paysage et celui qui y vit (et parfois en vit). Je sais bien, pour l'avoir éprouvé, que la vie est partout quotidienne,

aussi bien dans un quartier populeux d'une grande ville que dans une plaine rasée par les vents ou dans les solitudes des hautes montagnes, mais elle prend tout de même une tonalité et un rythme particuliers à chaque lieu. Il y a des écrivains, plus sensibles que d'autres à la texture du paysage – Tolstoï, Faulkner, Giono et Gabrielle Roy – qui savent l'évoquer, en s'en faisant l'instrument. D'autres n'arrivent qu'à le décrire, comme ils décrivent le reste : sans en extraire l'essence.

o

Cette obsession du consensus : comme si cela existait, même au sein d'un petit groupe, d'une famille. Je ne veux pas dire qu'il est impossible de rallier la majorité autour d'un objectif, exercice normal en démocratie, mais c'est forcément au détriment de la vérité qu'on cède à des consensus réalisés sans laisser la dissidence s'exprimer ou, pire, en l'ostracisant quand elle l'ose. C'est une tendance lourde, pour parler scientifiquement, de la culture québécoise de se targuer de ces consensus alors qu'ils n'ont de justification qu'en période de crise ou d'urgence. Il est vrai que la crise et l'urgence, on les invoque plus souvent que nécessaire. Quand il m'est arrivé de participer à des événements exigeant de crier avec des loups, fût-ce pour la bonne cause, j'ai toujours éprouvé un grand malaise, proche de l'égaré. Tant qu'à être égaré, mieux vaut que ce soit dans l'intimité, en silence ou dans le maquis de ces carnets. Mais je n'en demeure pas moins solidaire des miens dès que l'intérêt collectif est en jeu, quitte à m'en désolidariser quand ils font preuve d'aveuglement. Dans un cas comme dans l'autre, la justice et la liberté sont les seuls réflexes éthiques auxquels je m'efforce d'obéir.

GILLES ARCHAMBAULT

## *Une petite côtelette*

MARIE-ÈVE AVAIT LONGTEMPS CRU qu'elle écrivait des livres. À peine avait-elle réussi à publier deux nouvelles dans des revues à petit tirage. Après plusieurs refus, on avait consenti à les accepter. Elle n'était même pas convaincue de ce que leur acceptation ne dépendît pas de l'entrée au comité de lecture d'une amie.

À trente-huit ans, elle savait que l'écriture ne la concernait plus. Une déception qui s'ajoutait aux autres. Elle s'en consolait comme elle pouvait. Était-il si important d'écrire des romans? Des tas de gens de par le monde se contentaient d'en lire. D'autres, plus nombreux encore, n'ouvriraient jamais un livre.

Il pleuvait ce soir-là. Le mercredi, elle était toujours seule. Stéphane jouait au billard avec des amis, rentrait tard. Deux ans qu'elle vivait avec lui. Pas très porté sur la lecture, il ne manquait jamais de présenter Marie-Ève comme l'intellectuelle de leur couple. Elle protestait alors, rougissait parfois. Est-on intellectuelle parce qu'on préfère la compagnie d'un livre à celle d'indifférents dont Stéphane s'accommodait?

Elle était entrée dans une boutique spécialisée dans les livres et les disques d'occasion. Par désœuvrement. Après une omelette avalée sur un coin de table, elle s'était dit qu'elle n'avait rien de mieux à faire qu'à se balader dans le quartier.

La librairie étant ouverte jusqu'à vingt-deux heures, elle avait estimé que l'achat d'un roman ne pouvait en rien lui nuire. Elle avait feuilleté quelques livres récents sans rien trouver qui put l'appâter. Pourquoi s'était-elle emparée du *Journal d'un écrivain* de Virginia Woolf? Elle avait déjà possédé ces pages extraites du journal de la romancière anglaise. C'était à l'époque où étudiante en Lettres françaises à l'Université de Montréal elle vivait avec Steve. Son véritable prénom, François, mais il insistait pour qu'on l'appelât Steve, à cause de la fascination qu'exerçait sur lui un guitariste dont elle avait oublié le nom. Il était pas mal, Steve, beau garçon, plus gentil à coup sûr que Stéphane, plus amoureux aussi. Avec lui, au moins huit mois d'amour, de félicité. Elle souriait en regardant sans encore oser l'ouvrir le volume défraîchi. « J'étais plutôt heureuse », se dit-elle.

« Et je ne le savais pas. Peut-être est-ce toujours ainsi que les choses se passent. » Curieusement, elle ne se sentait pas triste. Ce rappel d'un passé somme toute éloigné ne l'attristait pas. « Serait-ce que je suis maintenant résignée? » Pourtant non, elle espérait toujours rencontrer un homme qui ne la décevrait pas. Stéphane, ce n'était qu'un intermède. Il lui arrivait de souhaiter qu'il lui annonce son intention de rompre. Le faire, elle? Pas question. « Je suis comme ça, je suis de celles qui attendent quoi? Je ne sais pas, mais j'attends. »

Steve ne lui avait jamais rien remis des objets auxquels elle tenait. Puisque c'était elle qui avait décidé de partir, tant pis pour elle! Songer à s'en plaindre? Pas question. Elle ne tenait plus à grand-chose alors. Elle avait regretté l'absence de quelques breloques, un disque ou deux, quelques livres. *Le Journal d'un écrivain*, justement. C'est Steve qui le lui avait offert lors d'un anniversaire.

« J'ai maintenant treize ans de plus », estima-t-elle. Elle ouvrit le livre et ne s'aperçut pas tout de suite qu'une petite feuille de papier rose s'en était détachée. Un client qui passait à sa portée la lui tendit. Elle le remercia, jeta un coup d'œil. C'était son écriture. « Steve, pour ton repas tu pourras prendre l'escalope que j'ai laissée dans le frigo. Je t'ai préparé une sauce que tu trouveras dans une casserole blanche à côté du lait. Les légumes, tu as l'embarras du choix. Je devrais rentrer vers six heures, avant si je peux. »

Elle n'avait plus eu de nouvelles de Steve pendant des années. Une amie lui avait raconté qu'il vivait à New York. Comment le livre avait-il abouti dans ces rayons? Elle fut tentée de s'informer auprès d'un commis, mais renonça à cette démarche. D'apprendre que Steve était de retour à Montréal ne changerait rien dans sa vie puisqu'elle avait nullement l'intention de le revoir. Il était si distrait, il aurait omis de vérifier si ce livre dont il n'avait pas l'usage ne contenait pas de notes personnelles. Elle retrouva en marge des commentaires qu'elle avait rédigés à l'époque. Il y en avait peu. Et pas trop insignifiants à part ça.

Si Steve avait glissé cette feuille pliée dans le *Journal* de Virginia Woolf, c'était probablement pour conserver un souvenir d'elle. « Moi qui croyais qu'il me répudiait totalement! » La rupture avait été lente, compliquée. Il lui reprochait de ne s'intéresser qu'à ses écrits, de le négliger. C'était pendant ces quelques mois où elle avait pu croire qu'une carrière d'écrivain s'ouvrait à elle. Ce mot de « carrière » ne lui paraissait même pas exagéré alors. Elle se voyait renoncer à tout autre travail pour le bénéfice de l'écriture. Elle vivait de peu, ridiculisait les rêves de grandeur de Steve qui s'imaginait devenir joueur de tennis professionnel. L'était-il devenu? Son informatrice lui

avait appris qu'à New York il jouait de la guitare dans un groupe le rock le week-end, la semaine étant consacrée à des tâches subalternes qui allaient de la plonge au travail de manutentionnaire dans un entrepôt de l'East Village.

« C'est tout à fait moi ça, préparer la nourriture de mon petit homme comme s'il était incapable de se débrouiller seul! Si au moins j'avais gagné quelque chose à me conduire en mère poule. Mais non, ils ne l'apprécient jamais. Pas plus Steve, que Daniel ou Stéphane. » La différence, car il y en avait une, c'était que Steve et elle venaient à peine d'avoir vingt ans, que tout paraissait possible. Il y avait parfois dans les yeux de Steve une telle lueur candide qu'elle en ressentait automatiquement un réconfort inouï. Elle aimait sa présence, lui pardonnait tout. « Je suis devenue plus intraitable. Stéphane n'a pas toujours la partie belle avec moi. » Au fond, croyait-elle, il n'était pas sûr qu'elle sache pourquoi elle continuait de vivre avec lui. La crainte d'être seule? Elle souffrait plus que jamais de solitude. Stéphane lui apportait une présence, d'accord, mais de quelle qualité?

Parfois, elle se disait qu'il était rassurant de constater les traces de la présence d'un homme dans l'appartement, le rasoir sur le comptoir près de la petite armoire à pharmacie, la deuxième brosse à dents, le peignoir noir suspendu derrière la porte de la chambre à coucher. Mais était-ce suffisant? Que trouvaient-ils à se dire? Presque rien. « Il n'est pas le seul à blâmer. Je suis devenue inintéressante. Rien ne me passionne. Surtout pas l'amour. Stéphane n'est pas doué sous ce rapport, je n'y attache aucune importance. Au moins, les choses se passent-elles rapidement. »

Elle gênait. Une vieille dame maugréait justement. « Moi, dans trente ans probablement », se dit-elle. C'est alors qu'elle

prit connaissance de la fin de cette note décidément inquiétante. Elle avait signé *Marie-Ève, passionnément*. Trois croix et un cœur accompagnaient la signature. « Mais est-ce que je pouvais être gourde alors ! », pensa-t-elle pendant que la vieille insistait pour la bousculer comme si la librairie tout entière se résumait à ce petit rayon des essais dits littéraires. Elle se dirigea vers la caisse, le *Journal* de Virginia Woolf à la main. La préposée s'empara du bouquin machinalement, le passa sur une plaque qui dut le démagnétiser. Marie-Ève sortit un billet, n'attendit même pas de recevoir la monnaie. La porte franchie, elle se mit à pleurer. Deux jeunes garçons qui la croisèrent à ce moment précis semblèrent même hésiter à lui adresser la parole.

« J'attire l'attention », se dit-elle en accélérant le pas. Elle ne pleurait pas à cause du souvenir si inopinément apparu. Steve n'avait été qu'un moment de sa vie, rien de plus. Quelques mois pendant lesquels elle avait cru découvrir le bonheur ou ce qui en tenait lieu. Elle pleurait parce qu'elle devait bien admettre que cette courte période de félicité approximative avait été les plus beaux moments de sa vie. Elle croyait aimer alors, elle croyait devenir écrivain. La vie était donc ainsi. Seuls nos rêves, nos illusions nous consolent. Dès que nous nous ouvrons les yeux, dès que nous devenons lucides, tout s'écroule. Elle se mit à se répéter : « Si j'avais appris où habitait Steve maintenant, si le commis avait pu me donner son adresse – ces choses-là arrivent après tout – qu'aurais-je gagné ? J'aurais peut-être rencontré un inconnu ou un homme vindicatif qui me ferait des reproches, qui me dirait mes quatre vérités. Mes quatre vérités, je les connais. Je suis moche, je n'aime rien, ni personne. »

Arrivée à l'appartement, elle se mit au lit, n'attendant même pas le retour de Stéphane. Le lendemain matin, elle lui

apprendrait son désir de vivre seule désormais. Les raisons, elle les trouverait aisément. Le désir d'écrire, tiens pourquoi pas? Il ne comprend rien à rien, mais ce prétexte en vaut bien un autre. Il sera impressionné. Il ne lit même pas les journaux, cet abruti, mais le mot « écrivain » l'impressionne. Il croira qu'elle l'a abandonné pour des raisons nobles. Il ne pensera certes pas qu'il est médiocre, que si elle agit de la sorte c'est parce que rien ne la contentera jamais. Jamais plus elle ne préparera de côtelettes avec la sauce, jamais plus elle ne signera son prénom accompagné d'un cœur et de trois croix. Pour l'instant, elle ne le déplore même pas.

JACQUES GAUTHIER

## *À l'affût de l'inattendu*

### La forme brève

LA FORME BRÈVE REMONTE AUSSI LOIN que la littérature elle-même, d'Héraclite à Cioran, des stoïciens à Michaux. Elle orne les tombeaux des rois, se sert de matériaux précieux qui exigent la concision. Son style lapidaire, si proche d'une écriture sacrale, ne se confine pas à un genre littéraire particulier. Que l'on pense à des œuvres comme les Proverbes de la Bible, les sentences du mime syrien Publilius Lochius, les apophtegmes des Pères du désert, les pensées de Pascal, les distiques d'Angelus Silesius, les fragments de Joubert, Guillevic, Handke. Ce minimalisme, qui est plus qu'une école de peinture, se retrouve aussi sous forme d'épitaphes, d'emblèmes, de devises, de dédicaces, de graffitis. Le souci est toujours le même : dire en peu de mots ce que l'on veut affirmer avec le plus de densité possible. N'est-ce pas une marque de savoir-vivre ?

Cette écriture laconique s'accorde bien à la vie saccadée d'aujourd'hui où les signes et les pistes abondent. Elle se lit rapidement et s'oublie aussi vite si elle ne va pas à l'essentiel, c'est-à-dire lorsqu'elle ne rend pas intelligible cet instant qu'elle tire du quotidien, comme des instantanés de parole, pour mieux transcender le présent.

La forme brève atteint sa pleine expression dans le poème court qui est l'art du silence et de la profondeur; ainsi les *Quatrains* d'Emily Dickinson, véritable ascèse de la retenue qui donne à penser. Le poème bref, « lieu des fulgurances du voyant », est ainsi « une profession de foi esthétique, une manière de s'inscrire contre la rhétorique où risque sans cesse de verser et de s'enliser la poésie<sup>1</sup>. »

Pour la poète du Massachusetts, la brièveté s'inscrit au cœur de l'éthique. Le poème bref fait vivre; il permet une plongée dans le langage qui nous parle beaucoup plus que nous ne le parlons, puisqu'il nous précède toujours, comme le jour. Le quatrain soutient cette aventurière de la vie intérieure « comme des Gouttes impériales / Administrées au Quotidien<sup>2</sup>. »

Le poème bref, issu du mystère de la parole, selon l'expression d'Anne Hébert, laisse une trace qui trouve un écho dans le silence habité par « quelque chose » ou « quelqu'un ». Ce n'est ni ceci ni cela, dirait Jean de la Croix, mais un « je ne sais quoi » que le cœur brûle d'obtenir, même si c'est de nuit. Cette trace peut être l'empreinte d'un visage qui met la personne en marche vers une autre saison. Tel est le haïku, forme achevée du poème bref par la concentration de l'expérience et par la perception du présent qui prend forme dans une image, un fait, une vision, une ombre.

### Le haïku japonais

Le haïku traditionnel japonais, que l'on peut difficilement traduire, de même que toute poésie, est une forme poéti-

1. Claire Malroux dans Emily Dickinson, *Quatrains*, Paris, Poésie/Gallimard, 2000, p. 22.

2. Emily Dickinson, *Quatrains...* p. 83.

que de trois vers de 5/7/5 syllabes. Poème par excellence de la nature, il contient presque toujours un mot qui rappelle une saison. Il est souvent imprégné de l'esprit de détachement du bouddhisme zen, à l'égal d'autres arts japonais comme le tir à l'arc, l'origami, la calligraphie, l'estampe, l'architecture, les bonsaïs, les jardins.

Le haïku japonais se rapporte souvent à un événement particulier qui est lié à la nature. La référence est le moment présent et le ton est assez impersonnel. Il incarne une manière de vivre qui trahit l'âme japonaise : souci du détail, musique du langage, raffinement du geste, sobriété de l'émotion. Voici un exemple de Bashô, l'un des maîtres du haïku :

Remets au saule  
tout le dégoût  
tout le désir de ton cœur<sup>3</sup>

Un haïku ne développe pas, il évoque. On pressent bien avec cet haïku cet art de faire bref tout en camouflant l'art lui-même. C'est une photographie de l'instant dont un détail précis est agrandi, évoqué en quelques mots, comme pour remplir un vide. C'est un éclair qu'il faut prolonger dans le temps, un fragment d'éternité qui se fige dans l'instant présent. Ici, c'est l'image du saule qui devient un confident, une épaule consolatrice, capable d'accueillir le dégoût. Nul ne connaît la teneur de ce dégoût, sauf le lecteur qui remet au saule le désir de son cœur. Ce désir est source de souffrance dans le bouddhisme et œuvre d'amour dans le christianisme, comme en témoignent ces deux images fondatrices de civilisation : le corps serein du Bouddha replié sur lui-même et le corps offert du Crucifié ouvert sur les autres.

---

3. Bashô, *Haïku*, Paris, Fayard, 2000, p. 30.

Le haïku japonais, à l'exemple de l'icône de la tradition orthodoxe, est une flèche lancée au cœur du désir. Certes, ces deux univers très différents n'ont pas le même rapport devant l'absolu. Par contre, le haïku et l'icône sont traversés d'une lumière qui surgit on ne sait d'où. Elle part d'un centre et s'impose comme si elle avait toujours été là. Pour le croyant, cette lumière représente le Christ et l'icône montre la divinisation à l'œuvre chez le sujet. Pour l'amateur de haïku, il ne peut que constater que « le haïku n'a pas d'ombres portées, les choses y étincellent, les nocturnes comme les diurnes, à la façon dont le trait, dans un lavis de l'époque, traverse le contour même qu'il trace, ressort de l'autre côté de la forme, dans le vide, en fait jaillir dans l'image une lumière sans source qui y consume le lieu<sup>4</sup>. »

Le haïku ouvre sur un horizon de désir et tend à s'incarner dans la matière. Il multiplie les liens, suggère l'ineffable, rend l'absence présente. Léger et fulgurant, il naît de la vie et y retourne. Il s'enracine dans l'instant pour mieux relier le visible et l'invisible. « Ce poème minuscule saisit d'un trait la cause et l'effet, le commencement et la fin, la limite et l'illimité. Dans un même mouvement, il lie et délie, annonce et accomplit, enflamme et consume<sup>5</sup>. »

La simplicité audacieuse du haïku va de pair avec la profondeur. Gaston Bachelard disait que « la miniature est un des gîtes de la profondeur<sup>6</sup>. » Il faut sans cesse raccourcir pour

4. Yves Bonnefoy, *Haïku*, Paris, Fayard, 2000, p. XXXV.

5. Bernadette Guilmette, « Historique du haïku en français : La France et le Québec », dans *Anthologie Canadienne*, préparée sous la direction de Dorothy Howard et André Duhaime, Hull, Asticou, 1985, p. 53.

6. Cité par Claire Malroux dans Emily Dickinson, *Quatrains*, Paris, Poésie/Gallimard, 2000, p. 20.

aller au plus creux. C'est l'arbre qui cache la forêt, la goutte qui contient la mer, la lune qui marque les saisons. Le style dépouillé et sobre du haïku laisse peu de place aux artifices littéraires, comme la rime, pour mieux mettre en valeur des détails et des sensations qui autrement passeraient inaperçus, tel cet exemple de Jôsô :

Plus froide que la neige  
la lune d'hiver  
sur des cheveux blancs<sup>7</sup>

### Un exercice spirituel

Le haïku est plus qu'un simple poème. Il s'insinue partout, accompagne la vie, rend compte d'une expérience. Roger Munier, poète des aphorismes, parle de l'écriture et de la lecture du haïku comme d'un exercice spirituel. Ainsi, « ce que propose un haïku achevé est une expérience qui s'identifie peu ou prou à celle du *satori*, de l'illumination<sup>8</sup>. » On parle alors d'éveil, de révélation, de libération, de contemplation.

De temps à autre  
les nuages accordent une pause  
à ceux qui contempent la lune<sup>9</sup>

Ces mots simples de Bashô opèrent cette expérience d'éveil s'ils produisent une catharsis de l'esprit qui libère le sens caché du haïku. Ici, le temps n'est pas défini, mais l'image du soir s'impose par lui-même, puis la lune se dresse en douceur dans l'esprit. À force de contempler la lune l'inattendu s'opère, différent pour chacun, et nous entrons en complicité avec elle. Les nuages qui passent accordent une pause en orien-

7. Jôsô, *Haïku...* p. 177.

8. Roger Munier, *Haïku*, Paris, Fayard, 2000, p. IV.

9. Bashô, *Haïku...* p. 120.

tant l'attention vers autre chose, soit le ravissement d'une nuit, si bien décrite par un Jean de la Croix par exemple, dans une autre perspective de dépaysement et d'attente.

Dans une nuit obscure  
par un désir d'amour tout embrasée  
oh joyeuse aventure  
sortis sans me montrer  
quand ma maison fut enfin apaisée<sup>10</sup>

Jean de la Croix, comme les auteurs des haïkus, peut déconcerter par son vocabulaire, ses images, sa pensée. Il faut éviter le piège de vouloir tout comprendre, d'où le thème de la nuit. Ces poètes opèrent une ouverture en intériorisant le texte même. Par exemple, nous entrons dans l'univers des poèmes de Jean de la Croix comme on écoute de la musique, en se laissant porter par son langage suprarationnel, qui, pour lui, est le fruit du silence de l'amour, ce parler divin. Sa poésie est la substance même de son expérience mystique. Un poème et un haïku accompli transmettent l'expérience même du poète. Telle fut ma lecture de la poésie du poète espagnol qui « non seulement me transmettait l'expérience du mystique, elle la faisait en moi, me gratifiant abondamment de ses effets, comme une lumière qui brûlait dans mon cœur avec plus d'ardeur que la lumière de midi<sup>11</sup>. »

L'image de la nuit, utilisée beaucoup chez les haïkistes, est porteuse d'expériences authentiques, d'union avec ce qu'il y a de plus intime en nous, lorsque notre maison est pacifiée. Il n'y a donc pas d'un côté l'expérience et de l'autre l'expression

10. Jean de la Croix, *Nuit obscure, cantique spirituel*, Paris, Poésie/Gallimard, 1997, p. 51.

11. Jacques Gauthier, *L'expérience de Dieu avec Jean de la Croix*, Montréal, Fides, 1998, p. 9.

dans cette tentative de dire l'indicible, c'est-à-dire ce qui parle en chacun de nous. On l'écrit parce que c'est là, tout simplement. Cette voix de l'inconnu n'a aucun nom, puisqu'il les contient tous : Dieu, Autre, Esprit, Bouddha, Christ, Amour, Ineffable... Expression et expérience ne font qu'un. Le « dire » du poème ou du haïku devient son « faire ». Est dit ce qui est fait.

La longue nuit  
le bruit de l'eau  
dit ce que je pense<sup>12</sup>

La chose étant dite comme elle est, l'eau existe telle qu'elle est. Le bruit de l'eau dit exactement ce que je pense dans cette longue nuit. Et ce que je pense s'exprime dans le silence de la contemplation qui peut être aussi un silence de neige.

Et maintenant  
allons contempler la neige  
jusqu'à tomber d'épuisement<sup>13</sup>

On le voit, le haïku opère un peu comme le symbole; il provoque l'échange en instaurant une reconnaissance entre le sujet et la chose. Il désigne souvent l'inconnu et l'invisible en prenant appui sur l'image concrète, comme la neige. Le foisonnement des signes accentue les correspondances. La charge affective et noétique du haïku suscite une révélation de la chose elle-même, ici la neige, qui est connue et aimée en elle-même, en tant que neige, dans une grande nudité de moyens, sans enflure verbale ni figures de style, antérieure à toute explication. Voici un autre exemple :

---

12. Gochiku, *Haïku...* p. 112.

13. Bashō, *Haïku...* p. 196.

L'homme  
en train de sarcler le champ  
semble immobile<sup>14</sup>

L'esprit étant comme suspendu par cette immobilité de l'homme, surgit alors une évidence seconde que les mots désignent et qui renvoient à une autre réalité. Le haïku unit et relie, en faisant éclater le sens. Cet homme qui sarcle le champ et qui semble figé comme une statue nous invite à ce même recueillement, ce même silence. Nous sommes dans le même champ que lui, statufiés entre ce qui est éphémère et immuable. Le haïku capte ce fragment de vie de l'homme sarclé et nous fait prendre conscience de l'importance d'être entier dans ce que l'on fait, ici et maintenant. Cela est, et ça suffit. La source coule sans se demander comment et la rose fleurit sans pourquoi.

La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit,  
Elle ne prête pas attention à elle-même, elle ne se demande pas si on la voit<sup>15</sup>.

### Parole et silence

La magie du haïku japonais opère lorsque ce qui semblait banal s'impose à la conscience. Les images parlent, nomment, rayonnent, signifient. Elles sont des figures portées par le rythme des saisons : brume, pluie, labour, lune, saule, grenouille, fleur, vent, libellule, épouvantail, chrysanthème, neige. Le moment présent dévoile alors la densité que l'image recèle et le silence qui l'enveloppe. De nouveaux rapports se créent

14. Kyorai, *Haïku...* p. 15.

15. Angelus Silesius, *Le pèlerin chérubinique*, Paris, Cerf/Albin Michel, 1994, p. 97.

dans une réciprocité de sons. La pensée se détache pour ne regarder que la flèche du vol ou entendre les pivoines fleurir.

Quand les pivoines fleurissent  
il semble qu'il n'est plus  
d'autres fleurs autour d'elles<sup>16</sup>

Le haïku jaillit du silence et y retourne non sans avoir accompli son effet chez le lecteur, souvent à son insu. Il nous fait entendre le silence entre les mots, comme le soir des prairies brumeuses et des eaux tranquilles.

Les prairies sont brumeuses  
les eaux font silence  
c'est le soir<sup>17</sup>

On sent ici la relation entre soir, brume et eau sans être forcé d'y penser. Dans ce judicieux mélange entre parole et silence s'offre un nouveau mode d'exister, en deçà de toute science et de toute évidence. Les mots nous font parfois entendre un au-delà du silence. Comme l'exprime si bien ce proverbe arabe : « N'ouvre la bouche que si tu es sûr que ce que tu vas dire est plus beau que le silence. »

Quels sont les mots qui peuvent être plus beaux que le silence, qui peuvent le dire sans le trahir? Le haïku tente d'y arriver, qui, à l'instar de la poésie, essaie de donner une forme au silence, de rendre visible l'invisible, de cultiver l'attention amoureuse des choses. Le haïku, comme les quatrains d'Emily Dickinson, nous demande « d'être » en silence plus que de « faire » silence. N'est-ce pas la caractéristique de la forme brève de ramasser la pensée dans l'éclair, le dénuement de l'expression dans la fulgurance du silence?

---

16. Kûchi, *Haïku...* p. 100.

17. Buson, *Haïku...* p. 7.

Le haïku est en équilibre entre le silence, d'où jaillit le verbe, et la parole qui rend compte de ce silence. Si le silence est rompu, c'est pour le partager comme du pain, afin de communier à l'unité et d'y boire comme à une source. « L'unité "est", autour de nous et en nous. On y respire. On y est respiré, dit-on. On y approche, en tout cas, au sein même de la parole, d'un état de silence qui va se faire une source<sup>18</sup>. »

Le silence lié à la solitude devient musique de l'âme, accord de l'esprit. Le haïku révèle ce silence intérieur qui n'est pas tant l'absence de paroles que présence amoureuse au mystère, communion à ce qu'il y a de plus sacré en nous. Ce silence est goûté lorsque chaque mot du haïku est à sa place, et qu'ainsi il nous fait entendre une autre parole, à l'exemple de cet épouvantail qui rend l'esprit, debout.

Debout  
rendant l'esprit  
l'épouvantail<sup>19</sup>

Le poète, donc le haïkiste, n'a au fond qu'une seule parole à délivrer, celle qui jaillit du silence. Cette parole unique vient du silence sonore. Elle est habitée par la substance secrète des êtres et des choses, ce que nous appelons confusément la réalité. Le poète se tient à l'affût de la moindre image qui délivre cette parole silencieuse. Il guette sa proie, même s'il est lui-même chassé. Il se promène à la recherche de signes, un peu comme Félix Leclerc avec son *Calepin du flâneur*. Parfois, il cueille une image qu'il couche sur ce « vide papier que la blancheur défend » (Mallarmé). Ce peut être une fleur qui cache la parole dans le blanc d'un silence.

18. Yves Bonnefoy, *Haïku*, Paris, Fayard, 2000, p. XXII.

19. Hokuschi, *Haïku...* p. 144.

Orchidée du soir  
cachant dans son parfum  
le blanc de sa fleur<sup>20</sup>

Cette orchidée parfumée qui cache la couleur de son âme, on veut la porter en soi comme un enfant, fragile et fort, joyeux et triste. Ce parfum secret nous fait entendre l'essentiel : le repos, la plénitude, l'écoute amoureuse. Ce haïku exprime un sens que la parole symbolise et que le concept ne peut épuiser. Il en est ainsi de la poésie qui, en tant qu'art original, remonte à la naissance du sens, dans l'évidence silencieuse de l'être, lieu premier où je suis et où est l'autre, lieu toujours nouveau de la vie qui envahit tout.

Le haïku se situe entre la tentation de ne rien dire et le discours élaboré. Il y a une sagesse dans cet entre-deux du haïku, une manière de vivre qui est offerte si on l'accueille comme un don. Sa fraîcheur nous garde lucides, face à nos engagements et à nos luttes. Selon le poète Pierre Morency, devenir sage n'est pas vieillir; « c'est couler qu'il faut, laisser couler le temps au plus profond de soi, couler dans la lumière de chaque instant qui nous est donné<sup>21</sup>. »

### Écrire des haïkus aujourd'hui

Le haïku connaît un succès grandissant dans plusieurs pays<sup>22</sup>. Des sites Web témoignent de sa vigueur. La forme varie très peu. En Occident, le style change avec le degré d'intériorisation et d'appropriation de la forme. La langue colore le haïku à naître. Et puis, il faut le dire, la forme tercet 5/7/5 totalisant

20. Buson, *Haïku...* p. 147.

21. Pierre Morency, *La Vie entière*, Montréal, Boréal, 1996, p. 136.

22. Voir *Haïku sans frontières : une anthologie mondiale*, sous la direction d'André Duhaime, Orléans, David, 1998.

dix-sept syllabes ne produit pas toujours des effets heureux en français, d'où la liberté de jouer avec les syllabes. Toute forme fixe peut devenir un carcan en poésie, un corset qui empêche le rythme de toucher le corps.

Il n'en demeure pas moins que l'influence du Japon demeure palpable dans la production actuelle, si ce n'est par l'importance accordée aux sens et non aux idées, au concret et non à l'abstrait, à l'économie des moyens et non au lyrisme occidental, à la nature agissante et non à la personnification des sentiments, à l'humour et non au tragique. Nous y retrouvons en même temps la distance et la proximité des objets, l'absence et la présence des êtres, tel cet exemple d'André Duhaime, un grand amateur du haïku.

glisser sur les jours  
et tels les fruits du plateau  
être vieux trop tôt<sup>23</sup>

Dans notre société de consommation axée sur la vitesse et le divertissement, la pratique du haïku peut paraître anachronique. Pourtant, ce poème bref s'insère bien dans notre mode de vie rapide où le temps file à vive allure. Le haïku nous invite à regarder le temps qui passe, à contempler les choses pour ce qu'elles sont, à donner de l'importance aux petits riens du quotidien, à s'étonner devant l'instant qui nous échappe. Il peut ainsi étancher notre soif de silence, de simplicité, de spiritualité.

Lire et écrire des haïkus, c'est prendre le temps de s'arrêter et de se retrouver, de regarder autrement et d'écouter le silence, de boire l'eau de son propre puits et de devenir soi-même une source.

---

23. André Duhaime, dans *Haïku et francophonie canadienne*, Moncton/Orléans/St-Boniface, Perce-Neige/David/Blé, 2000, p. 41.

ESTHER BEAUDET

## **Là-bas**

*C'ÉTAIT IL Y A MILLE ANS, c'était tout à l'heure. La pierre de la maisonnette vous râpait la peau, il ne fallait pas s'y frôler. On pouvait s'asseoir sur le muret à demi-écroulé. S'adosser là tout le temps qu'on voulait et contempler sans mot, sans voix, la baie.*

*Ce bleu-là vous ne pourriez vous en défaire, le voudriez-vous. À jamais il entame votre âme. Il occupe à jamais un coin de votre peau, un coin de vos pensées. À mille lieues de là il vous servira de référence. Vous porterez des écharpes d'un bleu s'en rapprochant. Dans les musées, à l'heure de la fermeture, vous serez là encore, muet et sourd, immobilisé devant une toile portant de grandes flaqes de ce bleu retrouvé.*

Là-bas, on construit des maisons sans fenêtres, avec des murs d'un mètre d'épaisseur à cause de la chaleur. Souvent il n'y a pas de porte, seulement un rideau pour dissuader les chèvres de pénétrer à l'intérieur.

Les collines environnantes abritent plusieurs de ces chèvres à demi sauvages dont les cloches et les bêlements se mêlent au son des vagues. Dans les dunes, tout près, elles broutent une herbe incertaine jaillie du sable on ne sait comment. Tout y est si sec. La moindre végétation paraît miraculeuse.

Une ocre jaune colore la falaise de grandes lignes irrégulières. Ces pierres volcaniques vous tranchent la peau des mains si vous n'y prenez pas garde. Seuls les enfants des pêcheurs ont suffisamment de corne aux pieds pour s'y aventurer pieds nus.

Au nord de l'île, les falaises tombent à pic dans une eau écumeuse. Au sud, heureusement, de grandes bandes de sable forment des criques, des pointes, des plages. Ce type de plage où l'on imagine très bien le début du monde.

Vous êtes venu là par hasard. Mal préparé à tant de beauté. Est-on jamais préparé à la beauté véritable! Cela vous a saisi à la gorge, ce total dénuement. Ces lignes. Cette sorte de gloire des éléments. Tout d'un coup tout était clair, évident. Fini les artifices. Il vous aura suffi d'un regard vers la baie.

Cela s'appelle intemporelle beauté, grandeur, contentement. Mais vous, au bas du muret, pieds nus, en train de préparer du petit bois pour le repas du soir, vous ne formulez pas ces mots. Le jour s'achève. Au loin, des lueurs roses se balancent. Les nuages s'effilochent au fond du ciel. L'albatros qui survole la baie plane au-dessus d'une encre violette.

Vous dormirez dans cette maisonnette à demi écroulée avec son pauvre sol de sable et son plafond étoilé, enroulé de cette unique couverture, plus heureux que les papes, plus heureux que les rois. À l'aube, des vapeurs mauves précéderont l'éclatante première flèche de lumière.

Vous serez debout déjà. Il y aura ce bois à ramasser après la marée. Le pêcheur au loin. Le premier bain vous laissera ruisselant d'une eau couleur de feu. Vous marcherez jusqu'au village voisin pour chercher du riz.

Blanchir les murs à la chaux avec un vieux balai en guise de pinceau. Replâtrer le coin cuisine, un bien grand mot pour désigner l'angle d'un mur noir de suie et de fumée au bout de

l'unique pièce. Cimenter les joints de pierre. Farine de maïs, gruau, thé et café sur l'unique étagère. Sur la boîte d'allumettes, un chameau. L'eau du puits conserve un léger goût de sel. Tout, là-bas, goûte un peu le sel.

*Bien plus tard, longtemps après, malgré vous, sur les murs de briques de Montréal, de Londres ou de Boston, apparaîtra une île au loin. Autour de vous, des vagues s'écrouleront dans un bruit de sable mouillé. Quelque chose de jadis étanche en vous vibrera à la simple évocation d'un mot.*

*Entre-temps votre mémoire, comme un vieux baril de chêne, aura décanté ses images et vous servira un impeccable vin, d'impeccables tableaux. L'encadrement d'une porte à contre-jour. Un crépi usé. Un lit sommaire fait de planches mal jointes. Un muret à demi écroulé.*

Une corniche de pierre. L'enfoncement du rocher y forme une niche ovale peu profonde. Vous y demeurerez des heures. Derrière vous, la falaise réverbérera l'incessant son des vagues, amplifié, multiplié. Vous l'entendrez devant, vous l'entendrez derrière. Peu à peu se taira l'incessant bavardage intérieur qui vous tenait lieu de pensée. L'océan parlera. Mieux que vous, il saura extraire du silence d'inexprimables voix.

Vous dormirez parfois dans cette niche de pierre. Un lézard vert y viendra aussi. Les étoiles, ô combien innombrables, éclaireront votre séjour d'un lait lumineux. Vous serez sans peur, sans hâte, sans rage, sans question. Vous serez le berger d'invisibles troupeaux.

Des visiteurs venus du continent parfois s'égareront jusqu'à vous. Vous serez avec eux à la fois civilisé et sauvage. Ils vous sembleront d'un autre âge.

Vous serez insatiable de plongées solitaires. Vous marcherez le long des côtes. Vous explorerez les dunes, les rochers. Bientôt vous n'aurez plus la notion précise de votre propre visage. Vous serez devenu un avec les falaises. Un avec l'incessant chant des vagues. Un avec cette omniprésente odeur d'iode.

À quelques dunes de là, un puits. Le seul et unique puits. Vous y balancez le seau. Vous attendez un moment puis sans à-coups, vous remontez la corde. Quelques oiseaux attendent leur ration d'eau douce. De là vous n'entendez plus le son des vagues. Des tonnes et des tonnes de sable amoncelé forment un coussin opaque entre vous et lui. D'ailleurs vous ressentez dans vos oreilles à la fois le répit et le manque. Comme lorsqu'on vit deux ou trois jours d'affilée avec un amour fou et qu'il s'absente dix minutes. Aussi dévorant. L'acoustique au puits n'est comparable à rien d'autre. L'océan malgré son absence dans le champ de vision y est présent avec force tel un dragon qu'on saurait caché derrière une colline.

Vous vivez presque nu. Votre peau a pris des tons de cuire mat. Une fine pellicule de sel marin vous blanchit les jointures. Vos cheveux ont la couleur du paysage.

Un jour, un vent inhabituel se lève. En deux minutes, l'horizon sud devient gris charbon. L'air se charge de sable. Il pleuvra toute une heure une pluie vigoureuse. De quoi remplir les citernes pour l'année. Des murs d'argile sèche s'écrouleront. Partout le plâtre s'effritera. Ici et là des fissures apparîtront. Par endroits, la lumière du jour filtrera à travers le toit. Il faudra rebâtir, colmater, refermer les brèches. Cette heure d'eau vive amènera des fleurs minuscules par milliers dès le lendemain matin sur toutes les collines environnantes.

Une presqu'île côtoie la baie. Elle la referme en fait. Elle en termine la boucle en laissant juste assez de place pour per-

mettre à l'horizon de s'y étaler un moment. Peu de gens s'aventurent dans ces sentiers abrupts où flânent les chèvres. Pourtant, de là, on surplombe la baie mieux que partout ailleurs. On peut voir les algues, les bancs de poissons, le corail, les courants de bleu et d'émeraude qui s'entremêlent. Le soleil par jets de lumière y crée des écrans fluides comme des voiles et mobiles comme de grands rideaux flous. Vous allez parfois vous allonger au bout de la presqu'île. Là, vous êtes coupé du reste de l'univers, comme en orbite de la terre. Dans cette avancée ultime face au vide, faisant face à l'abîme, vous vous endormez sous une petite brise iodée, complètement oublié de tous vos semblables.

Il y a aussi cette crique minuscule, abritée de tout et de tous, cerclée de pierres acérées, imprenable. Cette crique si profonde à deux doigts des rochers. Idéale pour lancer un filet de pêche. Vous aurez fabriqué une grande épuisette. De cette crique, on a la vision d'une île mauve au large, mystérieuse avec ses lignes de volcans sombres. Encadrée de rochers, bordée de vagues, cette vision parfaite vous tient compagnie.

Dans la baie, une autre grotte où deux Suisses ont niché. Deux Suisses de passage, égarés, comme perdus loin de leur drapeau, à la merci de cette immensité disproportionnée par rapport à leur système de référence. Ces deux-là parlent de retour, de travail, de politique même. Un mot incongru celui-là, un mot inadéquat, discordant, vu le paysage. Un mot sans commune résonance avec l'océan.

*À des années lumière de là-bas, lorsqu'un ciel deviendra gris charbon, ou lorsque vous entendrez simplement une chèvre, ou lorsque vous aurez froid, cette baie resurgira,*

*intacte, avec cette impression de sable, et ces odeurs de feu de bois flottant le soir sur la falaise.*

Le fils du pêcheur, celui qui a les cheveux blonds comme le sable des dunes et les yeux changeants comme l'océan. Celui-là il ne parle pas, ou si peu. Il s'occupe de son frère aîné qui est légèrement attardé. Souvent il part en mer avec son père chercher des poissons-volants qui l'amèneront là-haut dit-il en indiquant l'espace. Sa petite sœur demande qu'on lui raconte la neige et les trains.

Peu à peu vos pieds se sont endurcis. Les épines des buissons, il y en a partout dans les sentiers, vous ne les sentez plus autant. Vous vous arrêtez à peine pour les retirer. Vous avez de vous une image de plus en plus approximative, suggérée ici et là dans des flaques d'eau à marée basse.

Du temps qui passe, des jours, vous avez aussi une idée approximative. Par contre, vous savez exactement où en est la lune dans sa course.

Vous avez avec vous un livre. Au début, vous vous installez entre les rochers, vous lisez une ligne, deux lignes et puis, levant les yeux pour suivre le vol d'une mouette, l'envol d'un oiselet, vous vous surprenez à observer plutôt la courbe de cette vague ou cet amas de brindilles roulant sur la falaise et dans les dunes tel un ballon d'enfant poussé par le vent. Depuis longtemps, vous n'apportez plus de livre dans vos promenades. Le livre a bien d'autres usages : n'est-ce pas lui qui, par son poids, empêche les nageoires de poisson de s'arrondir en séchant. N'est-ce pas lui qui conserve de délicates pétales de fleurs.

Tel un marché ouvert, la marée vous fournira tout le superflu, des sorties de bain aux crèmes solaires. Vous aurez à

vosre disposition un choix de serviettes de plage, de maillots, de casquettes et de verres fumés. Tout ce qui est perdu au nord de l'île amerrit ici un jour ou l'autre. La marée prend, la marée donne. Des matelas pneumatiques, des paniers de pique-nique, et même des cafetières.

Parfois vous passez la nuit dans les dunes. Votre lit peut être partout. Le sable est si moelleux, le ciel de lit si vaste. Vous dormez comme un enfant. N'êtes-vous pas aussi l'enfant de la terre.

Les herbes. De grands foins souples qui poussent ici et là anarchiquement. Quand on a beaucoup regardé l'océan, les yeux aiment à se reposer en regardant ces herbes. Comme des oiseaux qui auraient beaucoup volé et qui se poseraient.

Vous dessinez un peu. Vous tentez de reproduire la ligne des volcans. Cette île à l'horizon. Une chèvre barbue, un chien errant. Le pêcheur avec sa famille.

L'île a ses légendes. Ses histoires de pirates. Elle a aussi son facteur, ses deux gendarmes. En somme, c'est une île véritable. Elle apparaît sans doute sur les cartes de la marine. Elle est pourtant tellement plus qu'un simple point bleu dans un Atlas. On y produit de la banane, du raisin et ce fameux petit fromage de chèvre qui mûrit dans des cages suspendues aux portes des maisons. Au début, on croit que ce sont des cages d'oiseau.

*C'était il y a deux heures, c'était il y a cent ans, c'était tout à l'heure. C'était maintenant.*

D'abord vous avez habité, assez civilement, le nord de l'île. À cette époque, vous alliez parfois boire un café dans un des bistrotts du port. On y sert un café très corsé sur de petites

tables de zinc. Le long des quais, sur la promenade, vous avez même respiré un lilas en fleurs.

*On dit qu'Ulysse entendit la voix des sirènes. Ainsi vous poursuivra cette océanique voix. L'incessant chant des vagues, avec son parfum de sable, vous atteindra par-dessus les foules bruyantes assemblées de par le monde. L'incessant chant des vagues vous rejoindra dans des chambres, la nuit, à l'autre bout de ce même monde. Sur des édifices de béton et de verre, vous verrez, projetée, l'image des vagues translucides s'écroulant encore et encore et encore. Au-dessus des autoroutes noires, dans des embouteillages apocalyptiques, aux abords jonchés de papiers gras, parmi les clignotants rouges ou jaunes, à travers les lumières des gyrophares bleus, vous verrez apparaître, gigantesque, projetée sur de bas nuages gris, toujours, la translucide vague. Encore, et encore, sans fin, cette vague d'émeraude clair éclaboussera les masses d'acier mat. Vous entendrez clairement le sable aspirer l'eau qui se retire.*

Comme un amant parcourt du doigt la ligne d'un sourcil, la courbe d'une joue, vous parcourez inlassablement du regard la courbe de la baie. Ses contours, sa couleur. Vous y marcherez à l'aube, en plein midi, vous y marcherez, vous vous y roulez, vous arpenterez inlassablement son sable, sa courbe. Ses eaux en se retirant laisseront à vos chevilles des bracelets d'écume. Vous serez entouré d'invisibles chœurs. Vous esquisserez parfois quelques pas de danse avec pour seul témoin quelque chèvre sauvage broutant dans la falaise.

*Ailleurs, en d'autres lieux, vous reverrez parfois cette même eau tant aimée mais tel un amour ayant changé de visage*

*et de vie, vous ne reconnaîtrez plus rien. Ce ne sera plus ce rivage, cette lumière, et les dunes molles irradiant leur sable confortable seront absentes, terriblement absentes. Dans cet écrin de roche volcanique, cette atlantique et suave beauté coulant ses eaux dans des roulis sonores demeurera l'unique, l'incomparable, la bien-aimée. Vous le saurez.*

Tel un sablier ancien laisse s'écouler grain à grain le sable du temps, ainsi ces jours s'écouleront dans un parfum d'irré-médiable, les vagues sans cesse répétant « maintenant, maintenant, maintenant ». Vous serez vaincu, charmé, aboli. Vous serez sans réserve, vous serez à la merci de cette simple baie et de ses quelques maisonnettes à demi-écroulées. Vos yeux ne se laisseront pas de ces ocres, de ces mauves, de ces bleus mille fois répétés.

Parfois vous vous amuserez à composer des traces insolites dans le sable, telles les traces de ce marcheur soudain envolé au milieu de sa marche. Assoupli par tant de nage, vous ferez l'acrobate devant d'indifférents lézards. Vous ferez la roue soleil. Vous irez de rocher en rocher dans des courses joyeuses. Vous escaladerez les dunes. Étendu sur le dos, vous flotterez comme un bouchon de liège, regardant la lumière du ciel sur la baie assoupie.

Puis vous découvrirez ces sièges de pierre. De hauts dossiers finement sculptés et comme pourvus d'accoudoirs. C'est là, penserez-vous, que siègent les rois et les reines des mers lorsqu'ils sortent des eaux, leurs diadèmes ruisselants de lumière. Vous siégerez vous-même, silencieux, magnanime, accordant à chacun l'objet de sa demande. Vous assisterez aussi au lever de Vénus à travers des nuées diaphanes, dans des cieux de début du monde.

Une lettre vous rejoindra parfois après bien des tampons d'encre de couleur. Des écritures rayées indiquant des adresses incertaines. Quelqu'un ailleurs sera né, quelqu'un dans un ailleurs lointain aura quitté la terre.

La marée vous fera cadeau d'un filet de pêche déchiré. Vous en ferez un hamac convenable que vous tendrez à l'ombre d'un mur. Vous vous y assoupirez à demi, parfois, ces jours brûlants où le sable devient un brasier, ces jours où il devient presque impossible de marcher. Ces jours-là, vous plongerez à répétition dans la grande bleue. Une course, un élan, un saut, et le ravissement immédiat, le grand crawl, les cils pleins de gouttes d'eau, le bonheur, l'extase à chaque fois. Parfois aussi, vous marcherez vers elle, calme et résolu, vous jetant en son sein, y tombant, vous y engouffrant comme ailleurs on s'évanouit, comme ailleurs on s'éveille, comme ailleurs on se fond dans l'autre.

Certains jours vous suivrez une étoile de mer dans sa si lente marche vers l'océan. Il lui faudra un siècle pour parvenir à contourner ce rocher. Un siècle encore pour franchir un mètre de cette plage. Cette volonté absolue de retourner à l'océan, vous la comprendrez.

Un voilier jettera l'ancre au large de la baie. Ses cuivres étincelleront. Vous verrez son mât, ses voiles blanches. Une barque emplie de cruches vides accostera. Vous guiderez ces Anglais venus d'Espagne. Vous serez surpris d'apprendre que le puits est indiqué sur de très vieilles cartes de navigation. On vous donnera du chocolat, de la gomme à mâcher.

Vous retournerez à vos expéditions dans les dunes et jusqu'aux pieds des volcans qui s'éloignent à mesure que l'on s'en approche. Vous reviendrez assoiffé. Vous tenterez de vous souvenir d'un lac d'eau douce, d'une forêt humide. Un champ

de trèfles sous la pluie. L'odeur des champignons pourrissant sous les fougères d'automne. Vous penserez fontaines, cascades, rivières. L'évocation d'un ruisseau bouillonnant dans la mousse vous laissera rêveur. Assis dans la pénombre de votre maisonnette, il faudra vous rendre à cette évidence : l'inéluctable décompte, imperceptiblement, sera commencé.

Vous connaîtrez par cœur le chemin qui va du puits à cette maisonnette à demi-écroulée. Vos pas auront tracé un sentier.

*Vous pourrez à jamais reproduire en vous l'impression que l'on a en arrivant au sommet de la dernière dune, sur ce plateau, là où l'on aperçoit l'océan pour la première fois en revenant du puits. Cela demeurera scellé en vous comme un prisme secret d'où jaillira à volonté une paix secrète. Vous ressentirez un peu ce que les amoureux ressentent en contemplant l'image de leur amour. Dans des salles d'attente, à mille lieues de là, dans des gares, dans des chambres, vous aurez recours parfois à ce secret stratagème. Vous ferez apparaître en vous des dunes, un puits, une baie.*

Vous connaîtrez des extases licites. D'abord cette bordure mauve à l'horizon nord. Ces algues douces comme une frange de velours humide, ondulantes, suspendues aux rochers. Et encore ce cadrage parfait sur la baie lorsque vous êtes allongé dans la pénombre intérieure. L'éclatante vision de ces bleus, de ces émeraudes vifs côtoyant ces teintes dégradées de sable et d'ocre jaune. La surface sèche des pierres en contraste avec la lourdeur de l'eau comme appesantie de tant de sel. Le son des vagues ponctué de cris d'oiseaux de mer. Une perfection de formes accomplie avec sobriété, la ligne des volcans où l'on

peut voir une femme allongée au bout du paysage, ses hanches arrondies, ses seins dressés pointant vers le ciel dans une parfaite harmonie d'amour.

Les sentiers de chèvres à peine perceptibles ici et là dans les falaises. L'orée du ciel, la fin du ciel où commence cette masse ondoyante comme du mercure. Ce mouvement incessant de l'air et de l'eau, ce bruit de coquillages remués, broyés peu à peu, et l'eau qui se retire, lapant, lapant sans cesse la rive tel un chien assoiffé. Les buissons épineux qui traversent les dunes en roulant, agité par un vent capricieux qui les abandonne, les reprend, les délaisse et puis les roule un peu plus loin, seuls éléments mobiles dans le calme immuable des dunes.

Telle une racine de vigne enfoncée en terre, vous aurez cette impression profonde, durable, comme une certitude absolue et rare, vous aurez cette impression de participer à une beauté totale, d'en être le témoin passionné et paisible. Vous prendrez parfois une poignée de sable que vous égrèneriez lentement, comme pour souligner ces moments rares et bénis de pure béatitude. Comme des pépites d'or dans votre vie, comme des pierres blanches sur votre chemin. Sur vos pieds nus et dorés, ce sable s'écoulera hors du temps, hors de toute durée connue.

Parfois, vous ne dormirez pas, vous marcherez à minuit dans les dunes. Vous vous blottirez sous une couverture d'étoiles et votre cœur débordera comme une fontaine de village. Vos yeux conserveront le reflet de ces éclats entrevus et la lumineuse mémoire de ce paysage céleste scintillant dans la nuit.

*À mille années lumière de ce lieu-là, lorsqu'on évoquera devant vous ne serait-ce qu'un bref séjour dans ces régions,*

*vous aurez des regards vers le bleu des fenêtres et vous ne direz pas j'y ai vécu. Vous ne direz rien.*

Là-bas, vous aurez peu de rêves. Vous aurez de petits projets sans plus. Vous vivrez dans l'immédiate seconde. Vous serez totalement présent. Vous mangerez avec calme, dans ce tonitruant silence que la baie amène jusqu'à votre balcon de pierre. Vous ne ferez pas de geste superflu, comme si un chorégraphe avait éliminé de vos mouvements toutes les passes inutiles.

Vous serez sans voix, agenouillé à frotter votre bol de riz avec un peu de sable. Vous n'aurez plus d'âge. Les marées penseront à votre place, le ciel réfléchira pour vous. Vos grandes questions sur l'existence, sur le pourquoi vivre et où aller, trouveront d'elles-mêmes leurs réponses.

Au puits, lorsqu'ayant rempli le seau d'eau fraîche vous le renverserez sur vous, éclaboussant d'eau vive vos yeux, vos dents, vos cheveux, vos muscles, ce sera chaque fois un baptême renouvelé. Les bras levés au ciel, vous chanterez parfois pour le sable des dunes.

*Par delà les continents, par delà les siècles, une partie de vous sera fusionnée avec cette beauté. Tout votre être en sera calmé. Réconcilié avec vous-même et avec l'univers. À jamais compatissant avec tout ce qui est vivant. Vous serez profondément et à jamais transformé. En accord profond avec le principe de vie. À jamais fusionné avec le cœur de l'univers.*

Vous vivrez loin des livres et loin des systèmes de pensée, ne consommant en somme que du riz, du pain, des allumettes et quoi encore. Certificats et diplômes, à ce stade-là, ne peuvent servir qu'à allumer le feu pour le repas du soir.

Vous n'aurez pour seul équipement photographique que vos yeux. Les pellicules brûlées par l'ardente lumière, vous ne les connaîtrez pas.

*Plus tard, dans votre chambre intérieure, vous développerez parfois ces images plein jour, ciel lazuli, sable blanc écru et baie courbe. Ou encore falaises ruisselantes, ciel rose et céladon, feu de bois sur fond de rocher, une chèvre pleine de lait, la fille du pêcheur avec une cruche d'eau sur la tête.*

À vos doigts, tous les anneaux de sable et d'écume. À vos pieds, le sol encore chaud de la chaleur du jour. À votre gorge, la froide lame des départs inévitables.

Parfois un aigle blanc tournoie longuement au-dessus de la baie. Le soleil lui fait une carapace d'or. Il semble envolé de la volière d'un mage. Sa toison vous semblera d'heureux présage. Vous serez sans passé, vous serez sans avenir, vous serez comme ce charbon de bois qui se consume dans le feu.

Vous rapporterez à l'eau tous les coquillages amassés. Vous n'en conserverez qu'un minuscule éclat. Vous connaîtrez quelques jours de grand vent. Vous irez tout de même dans la crique. L'eau éclaboussera les sièges de pierre.

Parfois vous regarderez sans les voir les volcans dans le soir. Vous ne verrez plus rien en fait. Vous serez devenu l'air qui passe entre les dunes. Vous serez le sentier qui descend à la baie. Vous serez à la fois l'eau et le sable. Tout sera confondu. Vous aurez les yeux ouverts, mais, ouverts ou fermés, vous verrez la même lumière bleue mauve mouillant le paysage de votre vision. En vous le soleil se lèvera toujours. Vénus paraîtra toujours. Empli de cette vaste et innommable beauté, saturé d'elle vous pénétrant comme une huile, gorgé d'elle dans la

moindre des pores de votre peau, vous nagez loin jusqu'à la pointe de la baie et là, debout sur d'ultimes rochers, vous contemplerez une baie jamais vue, nouvelle, telle une femme aimée vous paraissant différente chaque fois. Vous replongerez dans ces flots arc-en-ciel avide de retrouver la baie familière.

*Bien plus tard, ailleurs, vous serez incapable de lire le journal. Les feux rouges pour vous seront aberrants. Vous demeurerez à la fenêtre tandis qu'à mille lieues de là votre âme, encore et encore, versera sur elle l'eau fraîche d'un puits de désert. On vous croira convalescent. Vous le serez d'une certaine façon. En fait, vous serez, pour un temps, comme ces vieux bisons vers la fin de la mue, tentant d'adapter votre ancienne façon de vivre à ces brûlantes visions d'extase.*

Ce lit fait de planches disjointes, vous y passerez des nuits heureuses. L'air de là-bas souffle doucement la nuit et ramène des parfums de l'intérieur des terres. Ou alors c'est un sirocco lointain qui se fait sentir jusque-là.

Vous irez au large avec les pêcheurs. Vous irez à la ville la plus proche. Vous retrouverez la baie comme ailleurs dans un aéroport on court vers un amour. La mort ne vous effraiera plus. Vous saurez que votre absence ne modifierait pas le son ou la courbe d'une vague. Votre corps se fera plus léger. Vos yeux occuperont plus d'espace. Votre âme prendra sa place. Quelque chose d'imperceptible et de jusque-là recroquevillé en vous prendra ses aises. Vous réaliserez que vous avez vécu crispé. Vous rirez de vous-même. Et tel de nouveaux amants font et refont l'amour encore et encore dans la même nuit, vous nagez encore, jusqu'à ce que vos reins, vos bras et vos jambes réclament le repos. Alors vous vous abandonnez au

sable de la baie, insouciant de tout ce qui ne sera pas cette extase d'amour avec le monde.

*Dans les filières du cœur, ces jours-là s'imprimeront en caractères d'or.*

Les journées bleues défilèrent, identiques et pourtant différentes. Chacune plus belle que la première. Ce bleu-là. Intense et vierge, profond, à l'ultime limite chromatique séparant le calme de la beauté foudroyante.

Vous aimerez vraiment tout cela sans feinte aucune. Vous aimerez totalement, absolument, goulûment. Ce sera à la fois ascétique, contemplatif et d'une sensualité extrême.

Avec votre feu, le soir, adossé au muret de pierre à demi-écroulé, vous serez situé à l'exact épicycle de votre monde. Vous éprouverez un bonheur total. Cette réconciliation avec ce monde se fera sans fanfare, sans mot. Ce pacte existentiel, vous ne le scellerez d'aucune signature. Seules les traces de vos pas dansant sur le sable de la baie seront vos témoins, le temps d'une marée. Cette célébration intime allumera des feux intérieurs, comme autant de phares pour baliser la route à venir. Ces feux vous guideront à des années lumière de là.

*Profondément gravé dans votre cœur telle une devise  
l'amour de la nature resplendira en vous comme un soleil.*

Ces attentes que vous aviez, en ce haut-lieu enfin seront assouvies. Comme un qui espère des musiques savantes les recherche partout sans cesse. Puis, les ayant enfin trouvées conformes à son désir, est heureux simplement de les savoir quelque part existantes.

JEAN-CLAUDE BROCHU

## *Petit vulnérable*

« Si le grain ne meurt,  
il reste seul. »  
(Jn 12, 24)

PERMETTEZ, CHER AMI, QUE JE VOUS PARLE DE VOUS. Peut-être ne souhaitiez-vous pas de réponse à votre lettre, une manière de dialogue avec vous-même dont j'étais moins le destinataire que le témoin accessoire, et que je rangeai, dans mon fichier mental, sous le thème de « la dangereuse précarité du monde », mais toujours est-il qu'une réplique familière d'un personnage d'Evelyn Waugh, si souvent sortie de votre bouche et relue récemment, me ramena votre confession en mémoire pour mieux m'engager à vous écrire : « Ce n'était pas ma maison, c'était là que demeuraient mes parents. »

Vous m'écriviez, il y a un an, qu'on l'avait rasée, cette demeure des *Fraises sauvages*, de tous les imaginaires nordiques; maison bachelardienne au grenier rempli de cadres anciens, où vous n'êtes jamais monté, par ailleurs : on ne vous permettait pas beaucoup d'imagination, chez vos parents. On n'était pas, chez eux, du Nord avec ses fantômes ni du Sud avec ses mirages, mais du Centre, c'est-à-dire un peu de nulle part, il me semble, déraciné, apatride comme les itinérants de toute joie.

Devant elle, vous pouviez malgré tout penser : « Ma vie s'est déjà déroulée là, ce qu'elle contenait de plus précieux y a déjà été protégé. » Ses lambris vous auront parfois reçu comme la joue lisse d'une mère, vous fondant en confiance dans le bonheur d'exister. Et aujourd'hui, plus rien.

Vous vous rappelez sûrement cette scène où votre mère souriait de vous voir jeter, à sa demande, le contenu de deux ou trois boîtes oubliées à prendre de la bouteille comme le vin, dans le fond d'une garde-robe; je tenais piteusement le sac. Vous m'aviez confié y avoir beaucoup rêvé par la suite. Vous protestiez de ce mal pour garder l'illusion de faire ricocher un caillou sur la surface indifférente du monde. On vous avait cependant parlé de « s'entendre tout juste sur un petit mal nécessaire pour mettre de l'ordre ». Curieux comme l'ordre signale souvent que la vie se retire.

Comme moi, vous avez habité seul avec l'ordre, vous privant d'écouter certaines musiques parce que des effets y ressemblent par trop à la sonnerie du téléphone... forcé d'agiter quelque poussière à l'ombre de votre monument – vous savez, ce personnage que l'on se compose pour le jouer quand tout vous quitte –, sans ignorer néanmoins que l'on ne fait jamais rien qui compte, rien que de trop petites choses vilaines, comme le souligne Gabrielle Roy, mais en les accomplissant quand même pour l'oublier, dans un état de mi-veille que la souffrance vous consent pour avancer sur le chemin du vide.

Et, alors que l'Autre s'en allait, cette fois-là encore, vous m'aviez écrit, mais un poème. Il me semble que c'est bien de vous cela : rassembler le désastre dans le chant ténu d'une vague sans oublier que la poésie n'est au fond qu'un jeu, mais qui tente de susciter l'Homme – de le ranimer – où qu'il soit,

où qu'elle passe. Puis nous nous sommes revus, et je vous ai remercié de ce cadeau.

J'aimais cette larme au coin de votre œil, au moment que vous évoquiez, dans l'esprit des «mots des pauvres gens : ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid», cette petite phrase de votre meilleur amour après qu'il soit tombé, un matin d'hiver, dans l'escalier extérieur, qu'il soit remonté pour se retrouver déchaussé près de votre lit : « Attention de ne pas chuter en sortant, les marches sont glissantes. » Je comprenais qu'on puisse se languir de cette béatitude comme de la dernière chambre habitable. Qu'on puisse en vouloir presque à celui qui vous enlève la contemplation de son visage en train de vous séduire à son insu, dont la bouche forme des mots parfois écoutés à peine, et qui, à l'infini, mérite de vous distraire de vous-même, sans qui ne vous reste que le labeur dans une maison d'éducation de rien, pour oublier les insuffisances.

Faut-il toujours (est-ce une fatalité?) se faire seul, comme un doux dingue sur le trottoir, les questions et les réponses, ou fredonner de tête la ligne obstinée du plain-chant au-dessous du déchant général, avant de se présenter chez soi, d'y rentrer pour lire et s'ennuyer un peu?



## Notices biobibliographiques

Gilles ARCHAMBAULT est né à Montréal en 1933. Depuis 1963, il publie des romans et des nouvelles qui traduisent sa conception du monde et des rapports humains. On évoque, au sujet de ses livres, un climat de tendresse que viendraient traverser des traits inspirés par un certain désespoir. Le prix Athanase-David lui a été décerné en 1981 pour l'ensemble de son œuvre. En 1987, *L'obsédante obèse et autres agressions* remportait le prix du Gouverneur général.

Esther BEAUDET est née à Charlesbourg en 1947. Elle s'intéresse d'abord au théâtre grâce à la Troupe des 13 de l'Université Laval. Elle travaille ensuite comme comédienne puis on la voit participer à divers récitals de poésie. Commence alors pour elle une série de longs voyages vers l'Europe. Au retour, elle s'initie au travail de la porcelaine. L'ode à l'océan, présentée dans ces pages, se souvient de ses séjours aux Îles Canaries. Pour elle, la nature est à la fois un guide et une inspiration.

Jean-Claude BROCHU est né à Québec en 1961 et il enseigne depuis 1990 le français au cégep Édouard-Montpetit à Longueuil. Il a rédigé un mémoire de

maîtrise sur l'intimisme dans les romans de Julien Green et a collaboré à plusieurs revues littéraires québécoises.

**Jacques GAUTHIER**, né à Grand-Mère en 1951, est professeur à l'université Saint-Paul d'Ottawa et rédacteur aux éditions Novalis. Poète et essayiste, il a publié plus de vingt-cinq livres dont plusieurs recueils de poèmes aux Écrits des Forges et aux éditions du Noroît, notamment *La joie blessée* (1992), *Les lieux du cœur* (1993), *Marcheur d'une autre saison* (1995), *Ce jour qui me précède* (1997, prix de l'Alliance française d'Ottawa-Hull), *L'empreinte d'un visage* (1999, prix Outaouais-Café Quatre Jeudis). Nous lui devons les anthologies sur *Jean de la Croix* (1998) et *Paul de Tarse* (2000) dans la collection « L'expérience de Dieu » chez Fides. Un premier roman, *Le secret d'Hildegonde* (2000), est paru aux éditions Vents d'Ouest, et repris en France aux éditions Le Sarmant.

**Jacques GODBOUT**, cinéaste, romancier, journaliste et essayiste, est né à Montréal en 1933. Auteur de romans qui sont des classiques de la littérature québécoise : *L'Aquarium*, *Le Couteau sur la table*, *Salut Galarneau!*, etc., on le connaît également comme intellectuel engagé, membre fondateur de la revue *Liberté* et du Mouvement laïque de la langue française, premier président de l'Union des écrivains québécois. Il est éditeur et membre du conseil d'administration des éditions du Boréal depuis 1987. *Opération Rimbaud* (1999) est son plus récent roman. *Traître ou Patriote*, un documentaire sur Adélard Godbout, et *Anne Hébert, 1916-2000* sont les titres les plus

récents de son abondante filmographie. Reçu membre de l'Ordre du Québec en 1997, il a obtenu le prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1972, le prix Belgique-Canada, en 1978 et, pour l'ensemble de son œuvre, le prix Athanase-David, en 1985.

**André MAJOR**, né à Montréal en 1942, s'engage dès 1960 dans une double carrière de journaliste littéraire et d'écrivain qui l'amène à participer à la fondation de la revue *Parti pris*. Après avoir publié des recueils de poèmes et de nouvelles, de même que deux romans où il cherche sa voie, il entreprend le premier volet des *Histoires de déserteurs* auxquelles il travaille jusqu'en 1976. Il a été le secrétaire du premier conseil d'administration de l'UNEQ. Tout en œuvrant comme réalisateur d'émissions culturelles à Radio-Canada de 1973 à 1997, il poursuit une œuvre de romancier (*La Vie provisoire*) et de nouvelliste (*La Folle d'Elvis* et *L'Hiver au cœur*). En 1992, le prix Athanase-David couronne l'ensemble de son œuvre. Il travaille à la révision du journal dont le premier volume paraîtra bientôt.

**Michel VAN SCHENDEL**, poète et essayiste, professeur honoraire au Département d'études littéraires de l'UQAM, est né en 1929 en France où il a fait ses études, avant d'immigrer au Canada en 1952. Prix du Gouverneur général du Canada en 1981 pour son livre de poèmes *De l'œil et de l'écoute*, il a publié un certain nombre d'ouvrages, notamment une suite de *Rebonds critiques*, un récit, *Jousse ou la traversée des Amériques*, et huit autres livres de poésie, ainsi qu'un essai sur la traduction de poésie publié

en Italie. Le texte que nous publions est extrait d'un prochain livre intitulé *Quand demeure*.

Salah STÉTIÉ né à Beyrouth (Liban), a été longtemps diplomate, ambassadeur de son pays auprès de diverses capitales et organisations internationales, dont l'Unesco. Il est l'un des principaux poètes et essayistes contemporains. Son œuvre, publiée pour l'essentiel chez Gallimard, José Corti et Fata Morgana, a été traduite dans une dizaine de langues et a obtenu en 1995 le grand prix de la Francophonie de l'Académie française. Citons parmi ses œuvres : *L'autre côté du très pur* (poésie), *Fièvre et guérison de l'icône* (poésie), *Mallarmé sauf azur* (essai), *Mahomet* (biographie).







# Bulletin d'abonnement

## ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS

- |                          |                         |       |
|--------------------------|-------------------------|-------|
| <input type="checkbox"/> | RÉSIDENTS DU CANADA     | 25 \$ |
| <input type="checkbox"/> | INSTITUTIONS            | 35 \$ |
| <input type="checkbox"/> | RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

---

NOM

---

ADRESSE

---

VILLE

CODE POSTAL

---

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

*Les écrits*

CASE POSTALE 87

SUCCURSALE PLACE DU PARC

MONTREAL (QUÉBEC)

H2W 2M9



Imprimé par AGMV Marquis  
le quinze août  
deux mille un

Imprimé au Canada  
Printed in Canada







**Contes**

**Dossiers**

**Essais**

**Extraits de  
romans**

**Hommages**

**Journaux  
intimes**

**Poèmes**

**Nouvelles**

**Récits**

**Témoignages**

**Théâtre**

## Les écrits

Revue littéraire  
fondée en 1954  
sous le titre *Écrits  
du Canada français*

10 \$